

Les lettres fribourgeoises

Les lettres traduisent l'âme d'un peuple, ses élans, ses doutes, ses certitudes, ses goûts. Sa manière de penser: les traditions créatrices; ou de ne pas penser: sa routine; le génie du lieu. Je songe à ces vérités premières devant mes feuillets blancs; le titre seul s'affirme en face d'un bataillon de fiches et de notes.

Il est quatre heures. Ma fenêtre est ouverte sur l'immense aurore d'août. Dans le ciel flotte encore le calme de la nuit. Les montagnes sont une dentelle bleu pastel. Entre les chaînes et le long des pentes, les vallées. Elles entrent dans le mauve horizon ouvert comme on glisse dans un rythme et se mêle à une aventure. Celle de la vie. A ma gauche, la Singine, la Nuithonie: la pénombre et le mystère; au sud, la Gruyère, l'Inthyamon: l'ombre est mordorée, le Moléson est rose dans le premier rayon; le ciel du fond vibre déjà, posé sur la Savoie; à ma droite, entre les failles des coteaux et des forêts, on devine le long et lent ruban de la Broye, chargé d'histoire, marqué de bornes romaines, couronné d'un triple fleuron: Avenches et ses arènes, Payerne et son abbatale, Estavayer et sa rose: le temporel et le spirituel.

Le soleil monte. Un rayon frappe ma fenêtre. Une cloche sonne. Un pas sur la route. Silence. L'air est doux. Le présent est si léger, amical, que mon passé sourit soudain. Je me revois enfant, au petit magasin de ma mère. J'entends le patois des femmes et des paysans venus de bonne heure acheter le sucre et le tabac du jour. Des ouvriers réparaient la toiture de l'école. Ils parlaient singinois et leurs rauques syllabes nous amusaient. A l'école, nous nous appliquions à apprendre le français, à bâtir péniblement et sans joie des phrases naturellement lourdes et disloquées dont nous ne trouvions pas les mots. Elles titubaient tout au long d'un thème qui était hors de nos sentiers: *Mon Pays*. Je souris à l'enfant d'hier et me demande aujourd'hui: qu'est-ce que mon pays de Fribourg? Comment est-il arrivé au français qui nous était si peu familier alors que le patois coulait des lèvres paysannes? Quel est le chant, l'âme de mon pays? Le génie du lieu? Car « les feuilles ne chantent que sur leur arbre ». Les cloches sonnent. Quel est leur message? De quels rêves s'enveloppe-t-il jusqu'au fond de l'histoire? Dans ce cadre tranquille, isolé des agitations, des bruits du monde, pourquoi y a-t-il si peu de poètes, d'écrivains? Tous nos villages chantent au lutrin, cette terre est musicale... Isolée, fermée, elle a gardé un rythme de vie, un respect du travail, une conscience spirituelle que le mouvement moderne et mécanisé n'a guère rompu. Un moteur éclate au chantier voisin, éteint l'aurore et brise ma rêverie. Il ne s'agit pas de rêver. Le titre est net sur la page blanche: les lettres fribourgeoises. Autour de moi s'alignent les fiches. Comment vais-je les faire

entrer toutes en quelques pages qu'on me réserve? J'y suis. Mon étude est faite. Je vais répondre aux questions que ma rêverie posait devant l'aurore qui se lève sur les montagnes et les horizons de mon pays, je vais répondre aujourd'hui à l'enfant d'hier. Avec les écrivains fribourgeois du XX^e siècle, ordonner les strophes de ce poème d'amour, les lettres au pays de Fribourg.

Le pays de Fribourg : divers et un

Prenons le chemin des écoliers. Les chemins campagnards semblent aller nulle part. Ils suivent les coteaux, s'incurvent, se fauillent dans les futaies. Soudain l'horizon s'ouvre : montagnes de Savoie, ligne bleue du Jura, rochers gris de l'Ochsen vers le Septentrion l'Aar. Passerelles, ponts légers, ponts romains, ruisseaux, rivières. C'est le pays des cours d'eau discrets, qui ne bondissent point en torrents, mais de méandre en méandre suivent les combes et leurs rochers, les pâturages, les pentes et leurs noires forêts, le val et ses coteaux. Val de Glâne et val d'Arbogne, val Sarine et val de Jogne, l'Intyamon, la Singine et son canyon, la Veveyse et la Haute-Broye; la Broye romaine sort de l'histoire, la Savoie l'accompagne, le lac la reçoit. Morat. Après les chalets épars, les hameaux entre les haies, puis les villages entre les forêts, les chefs-lieux après le village, un peu partout de vieux châteaux; enfin la ville capitale: Fribourg et sa cathédrale.

Pays divers, multiple, varié, clos. Mais humain. Il n'écrase pas. Les vallées sont peu profondes, accueillants les coteaux, accessibles les montagnes. Il y a quelques ouvertures vers le monde, le bruit, l'aventure, peut-être. Peut-être? Chapelles à l'orée des forêts, calvaires auprès du roc, Christ en croix au pied d'un chêne, clochers pointant partout, temples. Cloches qui vibrent, syllabes qui chantent.

Patois de l'Intyamon: rocs et velours, épopée du midi; patois singinois: cymbales et tambours, épopée du Nord, Niebelungen; patois des vallées basses: bourdons plus lourds et flûtes voilées, murmures des blés, merles des haies.

Bibles et missels: deux cultes; la synagogue entre les deux. Quatre ou cinq langues: le français, les patois. Présence de l'histoire: Germanie, latinité, Berne et la Savoie, la France; le char alémane, la voile latine.

La terre, l'histoire ont créé ces réalités, les ont mélangées, entremêlées, entrelacées. Du rythme lent des années, du travail paysan limité par la borne du champ, le court sillon, est née une vie locale, régionale. Un particularisme, un régionalisme tranquille, prudent, mesuré. Un quant-à-soi, aux creux du val cerné par trois coteaux, deux ruisseaux, sous l'autorité du curé, les volontés du syndic, la puissance du laitier, la royauté du cafetier. On est chez soi, on reste chez soi; on n'ignore pas le voisin; on ne le recherche pas trop, on s'en méfie un peu. Les fenêtres ont des rideaux prudemment tirés, cependant qu'un œil soucieux veille au rideau. Ainsi mûrit lentement dans le silence des terres closes le caractère fribourgeois, essentiellement timide, mais fier aussi. Car il y a de la fierté dans cette timidité. « Les autres lui ont fait sentir leur supériorité. Elle n'est pas entrée

en discussion. Elle s'est repliée sur soi-même, acceptant de n'être plus du dernier goût, acceptant de n'être plus à la page. Mais en se repliant sur soi-même elle a retrouvé son génie, elle a retrouvé son âme » (*G. de Reynold*).

L'unité de cette vie, de ce pays, l'âme de ce caractère, les gestes de cette âme, c'est le catholicisme qui les noue, la foi religieuse. Monastères et couvents, paroisses, églises, clochers. Esprit de clocher, sans doute; mais sens chrétien de la vie, de la destinée. Sens du sacré. Inné, atavique. En dehors et au-dessus des misères quotidiennes, et des faiblesses humaines. On parle peu. On médite dans la solitude des travaux agrestes. Et l'on sait pressentir l'invisible, on reconnaît sa présence au-delà du visible. On s'inquiète des blés au sillon, mais on se confie – en jurant quelquefois – au moissonneur de l'éternel été. On ne craint point la mort car le sillon qu'on trace débouche sur la vie. Les morts sont présents où vécut leur sagesse, s'agita leur misère, frémirent leurs passions. Le haut lieu du village est le cimetière. Lieu du grand silence où l'agitation des hommes se tait. Petit enclos sacré, protégé, gardé, illuminé – on le sent, on le sait, on y croit – par les deux bras de la croix et du Christ qui ouvre les siens en ami et qui attend les vivants d'aujourd'hui.

Tel est le lieu et le « génie du lieu ».

Or au commencement était le génie du lieu. Et la poésie fribourgeoise est fille des sentiers, des pistes pastorales, des chemins forestiers, des vallons clos sur leur silence, des chapelles à l'orée des forêts, des calvaires dans les clairières, des cloches sonnant à toute volée les alléluias des résurrections, tintant le glas des trépassés.

Le signe vivant de cette unité, de cette foi, de ce pays de Fribourg, c'est la cathédrale.

Elle est née de la cité. Elle s'élève, seule, sereine, au-dessus de la ville. Mais elle est dans la vie. Elle domine. Elle n'écrase pas. Elle s'accorde avec le sol et la vie, avec le ciel où elle entre et les horizons qu'elle découvre. Elle est l'œil qui regarde au loin, qui capte l'univers au-delà des remparts. « Veilleur, que vois-tu venir? »

Elle est la source, l'être. De la naissance à la mort, elle préside aux destinées. Elle est l'entrée première. « Que veux-tu? La foi. » Elle est la dernière sortie. *In paradisum deducant te angeli*. Fêtes, deuils, cortèges, triomphes, *Te Deum* des victoires, supplices des jours inquiets et de misère ont un sens par elle. Le seul sens. *Oculi omnium in te sperant, Domine*.

Écoutons Reynold dans *l'Ame de Fribourg*. Entrons avec lui, ce soir, dans cette nef qui donne une sensation d'immensité parce qu'on n'en distingue plus les limites. Ce n'est point l'ombre, mais la ténèbre... plus sacrée que la nuit...

« Vous êtes au centre de la cité, vous n'êtes plus dans la cité. Les bruits ne vous parviennent qu'étouffés, comme s'ils étaient d'en dessous, comme s'ils venaient de très loin sous la terre. Vous êtes dans la ténèbre, entre les pierres. Solidité de l'édifice: sentiment du repos dans l'éternité, maison du Père où l'on peut dormir. Ces pierres que vous sentez froides sous vos pieds, froides à votre front lorsque vous l'appuyez à un pilier presque invisible, elles ont été extraites de cette terre, de ces falaises qui surplombent la Sarine. Pourtant, vous êtes comme suspendu hors de la terre, hors de la pierre, hors de l'univers:

dans l'immatériel. Vous vous éprouvez Esprit. En face de vous, à une distance que vous ne pouvez pas évaluer, luit une lampe rouge. Elle luit, sa lumière vacille: va-t-elle s'éteindre? Elle ne s'éteint jamais. Elle est toute proche, comme la lampe de votre chambre; elle est lointaine, comme une étoile.

» Ame de la cité qui veille devant son Dieu. »

La langue française et les lettres au XIX^e siècle

La langue officielle, depuis 1481, était l'allemand. C'est au XIX^e siècle que le français prit son rang. Le peuple causait un patois franco-provençal que les patoisants d'aujourd'hui réaniment avec dévotion.

Je ne puis, en quelques lignes, développer les étapes de ce changement linguistique. Elles furent étudiées par G. Castella (cf. au chapitre suivant citation sous Castella, Humbert, H. de Diesbach), G. de Reynold, E. Dévaud, R. Ruffieux, par Robert Loup et Jean Humbert qui, à propos de Sciobéret et Bornet, déroulèrent le film de nos lettres, les essais, les poèmes, les enthousiasmes littéraires, le conflit entre le patois et le français dans la première moitié du XIX^e siècle.

L'influence française fut toujours vivante à Fribourg. Il y eut deux siècles de relations politiques et militaires avec les Bourbons, le service étranger qui développa la vie de société dans les classes privilégiées qui eurent leurs « salons » et leurs publications littéraires. Je pense aux *Etrennes fribourgeoises* (1805) de Lalive d'Épinay. La Révolution nous vaut la propagande révolutionnaire et les polémiques autour de la *Déclaration des droits de l'homme*. On se dresse contre les oligarchies, le patriciat qui gouverne dont la langue officielle est l'allemand. C'est en français que l'on multiplie, contre les maîtres, les pamphlets et les couplets. Tel le *Tocsin fribourgeois*. Mais ce tocsin est de fort mauvais métal. Il montre que le français est une langue que les Fribourgeois doivent apprendre et que, mise à part l'aristocratie formée en France, on ne sait ni versifier, ni écrire, ni même parler le français chez nous à la fin du XVIII^e siècle. Au total, les émigrés, les élèves français à Saint-Michel, l'enseignement des jésuites, mainteneurs de la culture gréco-latine et du pseudo-classicisme, et surtout les polémiques politico-sociales, répandent la langue de la Belle au bois dormant éveillée désormais dans les pâturages et les campagnes du pays. C'est le libéralisme, bientôt le radicalisme, qui favorise la langue française que le peuple parlait dans sa majorité, que la haute aristocratie avait cultivée dans ses châteaux. Amiel dit fort bien que le mouvement libéral « éveilla une vie littéraire où nous n'en attendions guère ». Et Daguet: « Le triomphe des idées libérales et démocratiques en 1830 marque l'avènement définitif de la langue française devenue, semblait-il, la langue littéraire du pays, le jour où elle fut proclamée langue officielle. » Mais les familles nobles attachées au service de France avaient maintenu le contact. Le *baron d'Alt* eut l'idée d'une université et grâce aux salons fribourgeois Chateaubriand, Senancourt – qui vécut plusieurs années « sous les beaux ombrages » du Château d'Agy –

exercer une forte influence sur les lettres et la culture au pays de Sarine. Il faut y ajouter le remarquable enseignement de la langue qu'entreprit le *Père Girard* et les réels succès que sa méthode personnelle connut. L'inspiration qui anime *De l'enseignement régulier de la langue maternelle* et le *Cours éducatif* est si nouvelle que les successeurs n'ont pu la suivre et il faut attendre presque un siècle pour retrouver le même esprit chez les linguistes Brunot, Dauzat et Bally. Cette étude est encore à faire.

Et voici une deuxième étape, avec un chef d'orchestre que ses amis appellent le « dictateur perpétuel ». Il s'agit d'*Alexandre Dagnet* qui lance en 1841 la première revue fribourgeoise *L'Emulation*. Elle fut pour la partie catholique de la Suisse française ce que la *Revue suisse* fut pour les trois cantons protestants, dit Ph. Godet. Les collaborateurs sont surtout des libéraux gruériens: Hubert Charles, Marcellin Bussard, Nicolas Glasson, Louis Bornet qui écrivit aussi en patois, Ayer, Majeux, Ignace Barron, Pierre Sciobéret. Je ne dirai rien de la querelle du français et du patois, sinon que Bornet écrivit excellemment en gruérien et médiocrement en français. Reynold reproche aux écrivains de *L'Emulation* de s'être trompés de langue, de n'avoir pas usé de l'idiome maternel qui est né de la terre, grâce à quoi ils ne traîneraient pas dans leurs vers ces chevilles, ces lambeaux de rhétorique surannée, cette prosodie sans élégance. Style Bragance, pseudo-classicisme poncif, peur du mot propre, de l'expression directe. Ces écrivains chantent leur pays, leurs horizons; la terre les inspire et ils riment péniblement. Que n'ont-ils gardé leur langue! « Dans son vocabulaire, ses images verbales, son rythme, son génie, le patois, le gruérien possède des correctifs à ces défauts... Parce qu'il est direct, simple, configurateur, ce parler montagnard ramène de gré ou de force l'écrivain à la réalité, à l'objet, à la terre. Il le rend artiste. » Robert Loup, dans son étude sur notre effort littéraire de 1830 à 1860, conclut avec bonheur: « Germanisme d'une part, de l'autre imitation maladroite de la France; antinomie que les écrivains de *L'Emulation* ne savent résoudre et qui explique la médiocrité de leurs œuvres. Cependant le génie du lieu s'est réveillé; il a secoué sa torpeur, il a su dire quelque chose en dépit de ses mauvais conseillers, et c'est encore, après un siècle, cette même voix, inhabile à chanter une autre mélodie qu'un ranz plaintif et rieur qui se balance sur les paysages fribourgeois. »

A cette époque, nous eûmes le seul poète fribourgeois du XIX^e siècle, le « seul poète complètement romantique de notre littérature romande »: *Etienne Eggis*. Poète gallo-romand, dit Jules Janin. Et Jean des Cognets montre qu'il fait le pont entre l'école romantique et les parnassiens, voire les symbolistes. Il y a en lui du Hugo, du Lamartine, du Verlaine, du Rimbaud. Il créa le joli mot « ensoleillé » que Gautier retint et mit en circulation. Sa langue est musicale, riche, claire, aisée; boulevardière son ironie. Vie en zigzags, poèmes échevelés, compagnon fol et sombre de Nerval, d'Antony Deschamps. Philippe Godet relève le charme de sa langue caressante. « Ce beau virtuose passa sa vie à se griser de la fanfare de ses alexandrins sonores. » Ils éclatent dans *En causant avec la Lune* (1850) et *Voyages au Pays du Cœur* (1852). Les hommes de *L'Emulation* n'aimaient pas ce voyageur d'Allemagne et d'Italie entré dans la bohème littéraire et le « Tout-Paris »

des lettres. Eggis les dédaignait et méprisait leur existence sans aventure, se refusant à « tourner comme un cheval de ferme la roue de cette vie monotone et stupide ». Ce troubadour insouciant mourut dans un taudis de Berlin en 1867.

« Oh! ma vie au soleil à travers les Bohêmes,
Dans le splendide avril de mes illusions!
Mes vingt ans radieux secouant leurs poèmes
Aux marges des grands bois baignés de visions!...
.....
» Tout un monde d'azur, de neiges et de grèves,
Que je vois maintenant, accroupi dans mes rêves,
Morne comme un forçat à son boulet rivé... »

(*Etienne Eggis.*)

Ces gens de l'*Emulation*, d'un bel élan, se sont voulu chantres et poètes du pays. Ils sont arrivés à banaliser les thèmes qui les inspiraient, à rendre conventionnels les sentiments nationaux et régionaux qui les émouvaient. Pourquoi? Abandon de leur langue naturelle, le patois? Sans doute. Mais aussi par manque d'horizon, d'espace, de vent du large. Eggis est poète, mais il voyage et respire l'air de Paris. Ce qu'on lui reprocha. G. de Reynold, de nos jours, est poète, son œuvre baigne dans une aura poétique, mais il ne résida guère à Fribourg; il s'évada avant de revenir. René de Weck eut un talent personnel, mais il a fui Fribourg. Cela prouve deux choses: nous sommes un peuple fermé, replié sur lui-même et timide. Nous avons cultivé un régionalisme de vase clos, dans un double isolement: linguistique et religieux. Nous sommes venus tard à la langue française qui ne nous est pas familière; nous l'apprenons – et souvent mal – nous la germanisons. Nous avons l'air de traduire quand nous nous exprimons. Il nous manque le sens de la langue, la spontanéité. Nos auteurs de l'*Emulation* ont imité les clichés, les rhétoriques, les formules de leurs modèles que les Jésuites enseignaient. Ils ont fait du sous-Delille, du larmoyant Lamartine, du mauvais Hugo, prenant leur flûte agreste pour la trompette du jugement dernier. Leur qu'ils étaient, peut-être parce que libéraux, être poétiquement bien-pensants, donc hévétiquelement moralisants. Les conservateurs qui suivirent, élargissant ce mauvais sillon, sont les héritiers directs de cette erreur: croire que les bons sentiments doivent s'épanouir nécessairement en bonne littérature. Ils n'ont pas su que les nobles intentions et les pieux élans ne sont pas encore de l'art. Que l'art d'écrire exige un métier – qui est précis – une technique, une étude, une application. Faute de quoi, on rencontre la facilité, plus ou moins heureuse, on tombe dans l'amateurisme. Au bout, il y a le découragement, le silence. Cela prouve aussi qu'un courant littéraire ne s'improvise pas. Il y faut une secrète et lente préparation. C'est un résultat, une éclosion. Mais la fleur doit se longuement préparer dans le bouton. Au XIX^e siècle, nous sommes au départ. Aussi après une première ferveur

poétique – et il y eut cette ardeur – la lueur allumée s'éteint sur nos Préalpes. L'amour de l'histoire gagne les uns – et nous avons encore chez nous le goût de l'histoire; le silence enveloppe les autres. Et cependant, nous aimons la langue française qui ne fut pas pour nous un don inné, mais une chose merveilleusement acquise, idiome de terres romandes assorti à nos coteaux et à nos ciels. H. Bise le note avec piété: « Fribourg l'a trouvée – la langue française – dans ses conquêtes par grâce et par surabondance, comme le soldat des guerres de Bourgogne qui, dans la tente du Téméraire, parmi les trophées, les armures et les bannières, ramassa un diamant » (*Vocation de Fribourg*, III). Et nous renouvelons chaque jour la découverte magnifique. Mais enfin, depuis l'*Emulation*, la Belle au bois dormant, courageusement éveillée, s'est endormie à nouveau.

Tandis qu'elle dort, essayons, non pas de bercer ses songes, mais de connaître les causes de cette léthargie. La place m'est mesurée, je les indiquerai brièvement, sans commentaire,

Il y a d'abord cette réalité géographique et sociale: nous sommes un petit pays, riche en courage mais pauvre en biens matériels. Nous ne saurions tout produire. Ceux des nôtres qui s'orientèrent vers les études visaient une profession, libérale ou autre, qui les conduisit au pain de chaque jour, à un confort qui leur manquait. Les lettres sont un luxe. De plus, on peut les aimer sans éprouver le besoin d'écrire soi-même. Il y a ensuite qu'aucune tendance littéraire accentuée n'était née chez nous. Nous n'avions guère de salons et ceux qui existaient étaient de France plus que d'ici; on y cultivait, dans nos parcs et nos jardins, un rythme de vie et de pensée qui étaient des fleurs de l'Ile-de-France et non des corolles de nos champs. Nous n'avons pas connu, comme Genève, Vaud et Neuchâtel, l'apport littéraire qui suivit la Réforme. Et ceci explique notre isolement linguistique. Le français est arrivé tard et cette langue nous l'avons apprise, lentement et maladroitement.

Maladroitement. C'est pourquoi nous avons persécuté le patois considéré comme un appauvrissement. Alors qu'il était notre vraie richesse, naturelle et abondante. Il nous eût conduit vers une expression qui eût été personnelle, originale et spontanée. Et juste, au point de vue linguistique, car sur la lancée de la langue d'oc.

Il y a enfin que les lettres sont le fruit de l'indépendance d'esprit, de la liberté d'expression individuelle, qu'elles dédaignent les chemins tout tracés, les sentiers bien marqués que suivent les moutons, les idées bien arrêtées qui conviennent à la foule qui chante en chœur; elles ont horreur du conformisme, de la docilité sans fantaisie des bien-pensants; elles ouvrent la porte à l'évasion, au rêve, aux lectures qui touchent à tous les problèmes. Or il y en a de délicats, comme il y a des idées dangereuses, des sentiments qui sont du désordre et des élans qui sont du vertige. Et c'est pourquoi, dans un petit pays qui vit replié sur soi-même, qui a mis son idéal dans une douce et fervente tranquillité, dans une héréditaire timidité, dans une pieuse et sage soumission, on craignit ce souffle du dehors qui entrerait comme un courant d'air dans la chambre close d'une sagesse acquise et immuable. Les responsables des âmes et des intelligences se défièrent trop longtemps des poètes qu'on appelait les « bohèmes » et des lectures qu'on croyait nécessairement perverses. Nous eûmes, avec quarante ans de retard, les procès Flaubert et Baudelaire.

Mais ces temps sont révolus. Et quant aux lecteurs, aux passionnés de belles éditions, aux amoureux des livres, ils sont très nombreux au pays de Fribourg. Comme sont très nombreuses aussi les bibliothèques particulières, depuis le choix modeste d'une vendeuse ou d'un apprenti aux riches collections et « à jour » des humanistes du pays, qu'ils soient médecins, hommes d'affaires, industriels ou commerçants.

Si le Fribourgeois, par suite des circonstances que je viens d'indiquer, est peu doué pour les lettres, encore que les aimant, s'il s'en est, jadis, par trop défié, il se signale ailleurs; les arts plastiques et la musique. C'est là qu'il s'épanouit, que ses dons éclosent en œuvres, qu'il se distingue. Cela commença très tôt, dès avant la Renaissance. Et, de nos jours, dans un rythme si fort que nous avons une pléiade de peintres, de sculpteurs, de verriers, de musiciens. C'est une autre question. Mais on pourrait soutenir, sans paradoxe, que la musique prend nos jeunes, les enlève à l'art d'écrire. Notre pays est une terre qui chante. Et qui danse. Ceci nous ramène à un canton des lettres. Musique et danse, désir de s'exprimer en chœur et non individuellement, c'est la revanche prise sur notre congénitale timidité et cela conduit au théâtre. Notre pays est une scène nombreuse et bien vivante. Encore un autre problème: celui du théâtre, des acteurs, des pièces, des mises en scène chez nous. Car dans presque tous nos villages il y a une saison théâtrale d'hiver. Des auteurs également. Nous aurons une première que je suis heureux d'annoncer ici: *Les Trois Journées de Céphas*, par Georges Ducotterd, un auteur qui est vraiment né des sillons fribourgeois, avec une musique d'Aloys Fornerod, directeur de notre conservatoire. Le drame est évangélique, mais il déborde ce cadre, touche à la plus humaine actualité. L'architecture en est solide et classique, sobre et nerveuse la langue, sûre la psychologie.

Ainsi va la vie. Le retard que j'ai signalé se comble. Plusieurs remarques faites quant à hier ne sont plus valables aujourd'hui. Car il y eut le mouvement libérateur de la *Voile latine* qui fit frémir les rideaux tirés, ouvrit les portes aux souffles du large, à l'inspiration. Avec lui commence notre XX^e siècle littéraire et l'élan nouveau. Celui que nous soutenons encore, qui fut donné hier par ceux qui sont déjà nos morts. Il conviendrait de fleurir leurs tombes. Je m'incline en silence et murmure pieusement leurs noms.

Le baron *Georges de Montenach*, dans un fervent et héréditaire amour de Fribourg, connut les ressources de notre peuple, les richesses de notre âme et de nos sites qu'il défendit avec clairvoyance, courage et générosité, par la plume et la parole, les révélant d'abord à ceux d'ici qui les dédaignaient ou souriaient, puis aux timides qui les ignoraient.

René de Weck, chroniqueur des lettres romandes au *Mercure de France*. Un des rares écrivains romands attachés au pays, au cadre familial, mais échappés à l'ambiance nationale.

Paul Bondallaz, le préfet-poète, fut véritablement le seigneur-troubadour de la cité comtale de Romont. Lyrique, dramaturge, conteur. Animateur surtout, il donna une âme à sa cité qui vécut trente ans de son enthousiasme et de son dévouement aux arts. Il y eut « l'époque Bondallaz » où le château fut le centre du mouvement avec François Baud, Cingria, Sévérini, Ghéon, Fernand Dumas, Faravel. Cette histoire de Romont est encore à écrire.

Robert Loup, critique, dramaturge, hagiographe, historien. Une âme méditative et mystique, lumineuse et musicale, ouverte à tout de qui est rayon, beauté, noblesse. Son style a la fraîcheur d'une source et d'un amour: celui de la langue française, de la poésie, de la clarté; la pureté aussi d'une mélodie grégorienne s'élevant aux clefs de voûte de la nef ombreuse.

Henri Bise est le Mozart de nos lettres. Ses trois volumes de *Vocation de Fribourg* sont le coffret de ses subtiles rêveries où son érudition se drape de reflets et de poésie. Il transforme en pierres précieuses les pierres grises des vieux murs et la banalité quotidienne devient enchantement de sirène dans ses solitaires méditations.

Pierre Bise a dit d'une plume alerte et spirituelle les démarches secrètes de sa pensée originale et indépendante. Un Athénien aux bords de la Sarine.

Pierre Verdon, avec la franchise d'un gavroche parisien et frondeur, persifleur, a servi les lettres dans un beau dévouement et une confiance rayonnante de néophyte qui ne doute de rien.

Joseph Yerli, le capitaine, paysan et poète, fut, en patois, notre Mistral. Il célèbre, en son théâtre et dans ses contes, l'humble grandeur des humbles travaux que relève une présence qui est la croix au carrefour des forêts, aux combes des pâturages.

Le *D' Thürler* d'Estavayer, dans une suite de drames, traduit l'âme d'un pays, les soucis des petites gens dans un horizon familial, où les passions violentes n'excluent point les tendresses, ni la colère les pardons, ni les partis pris la mesure, dans une résignation tissée de courage et de foi.

Les écrivains autour de la cathédrale

La ville a sa cathédrale. Jaillie du sol, née d'une foi: elle monte du passé. Ses cloches sonnent, sa lampe luit: elle est le présent. Aujourd'hui s'appuie à hier. Elle monte vers le ciel, elle regarde au loin. Elle écoute. Au-dessus des bruits de la rue, elle entend d'autres voix. Le pays s'ouvre, l'horizon recule. Sa croix demeure. Elle est une permanence, une sagesse, parce qu'une Présence. Elle éclaire, elle reconforte; elle est la vie.

Les lettres fribourgeoises ont leur cathédrale: c'est Gonzague de Reynold. Il serait poétique et facile de pousser la comparaison. Ce serait naïf. Il reste que sans lui les lettres fribourgeoises ne seraient que de petites chapelles isolées dans l'ombre et pauvres en fidèles. Dès le temps de la *Voile latine*, il a révélé ce pays à lui-même, dit ses grandeurs possibles, ses richesses réelles, les précieuses fidélités à ne pas trahir. Il a montré la voie qui est de poésie, de confiance, de timidité à vaincre, d'élans à prendre, d'efforts à soutenir. Conscience de soi-même. Depuis trente ans, il fut au milieu de nous, de toute sa générosité, le guide, l'appui, le centre. Ce centre des lettres, c'est le château de Cressier. Centre des lettres, des arts aussi, et d'une sagesse suisse, européenne, humaine. Il sème la confiance comme le paysan le blé, mêlant à la graine qu'il jette l'espoir qui gonfle son cœur. Il fut « l'honnête homme » qui a rompu notre isolement dans le cercle étroit

de nos petites républiques. Il conseilla, guida, groupa, encouragea tous ceux – et ils sont nombreux – qui voulurent bien aller vers lui dans son château toujours ouvert au plus humble des essais, au plus modeste des efforts, au plus maladroit des poèmes, au plus timide amour des lettres. Ouvert à toutes les curiosités de l'esprit: générosité d'une lumière qui s'accroît en se donnant et que rendait plus chaude encore le souriant accueil de M^{me} de Reynold pour qui tous les pèlerins de poésie et de beauté étaient des amis.

Je ne veux pas tourner au dithyrambe et rencontrer le ridicule. Reynold me classerait parmi les pruneaux secs ou les orateurs politiques du 1^{er} Août. Mais comment dire l'œuvre et en montrer la résonance en quelques pages? Autant vaudrait fixer un grand chêne dans une fine flûte de cristal. On y place avec joie une rose. Admirons la rose qui est aussi le symbole de la terre et du peuple fribourgeois. «La terre de Fribourg est timide comme son peuple. Elle trouve toujours le moyen de se dérober, de ne se montrer qu'à demi, de se mettre le bras devant les yeux, comme si elle avait peur qu'on lui fasse du mal.

» Il faut que j'aille la chercher.

» Où? »

Montons à Cressier. « Il fait chaud; on coupe les blés; le bruit de la fontaine est frais, en plein soleil. »

Et maintenant, écoutons Reynold à travers quelques-uns de ses poèmes, car il est avant tout – l'étant toujours – un poète. La poésie est le chant même de la vie.

« Cressier, tu n'es que mon village,
Tu n'est qu'un village isolé,
Mais tu restes pour moi le cœur du paysage
Et le nœud qui maintient le monde rassemblé.
» Où le père a semé le fils moissonne encore
Village des vivants sur la terre des morts.
.....

Son village fut la source première de son inspiration. Il fut l'appui aux heures de doute, il sera le dernier refuge.

« ... Ecoute, je te veux faire une confidence:

» Tu es le premier visage auquel j'ai souri après le visage de ma mère.

» Mes sentiments sont nés de tes paysages: les collines, à l'orient, au-dessus des longues forêts, les collines légères qui semblent faire une ronde autour de toi, elles m'ont appris la joie de vivre tout tranquillement à la même place.

» Les glaciers que tu contemples en face de toi, au-dessus de tes horizons, au cœur du pays, immuables et sereins comme une haute conscience; eux que nous allions chaque soir, avant la nuit, regarder lentement s'empourprer et lentement s'éteindre, ils m'ont appris l'enthousiasme et l'amour de la gloire.

» Tu es le centre de ma vie: le champ où mon piquet est enfoncé; et je peux tirer sur ma corde, l'allonger dans tous les sens, jusqu'au bout du monde: tu me ramènes toujours à toi.

» Tu es le point de vue où je remonte me placer toujours, lorsque je me sens égaré, quand j'hésite et je doute.

» Pour moi, toute la terre, elle tourne autour de toi.

» Ma tombe, je sais bien où elle sera: sous le porche de ton église, à droite, auprès de mes oncles et de mes grands-parents.

» Mes yeux se sont ouverts sur toi, sur ton paysage: ma dernière vision, mon dernier rêve, ce sera encore ton petit château dans son grand jardin, ton clocher blanc, tes forêts, tes collines et tes glaciers en train lentement de s'éteindre.

» Une vêprée, en juin, lorsque les cailles, invisibles dans les blés, répondent aux invisibles alouettes; aux sons de tes deux cloches un peu fêlées, à l'heure où les fenêtres des fermes s'allument, où les derniers petits nuages roses s'évanouissent tout en haut dans la nuit. »

Ainsi la poésie noue harmonieusement de ses rythmes, pieux et graves comme un hymne, le poète à sa terre, le cœur du poète au cœur vivant du village et le petit village à la beauté du monde.

Reynold nous a montré la musicalité du pays de Fribourg. Terre fribourgeoise qui monte des lacs aux Préalpes, descend des montagnes à la plaine en grandes lignes ondulées et parallèles, des coteaux verts aux collines claires, des collines claires aux forêts noires, des forêts noires aux pâturages verts et bleus, à la dentelle blanche des Alpes calcaires. Ligne d'un missel enluminé incliné sur un lutrin. Il a dit l'humanité de cette terre. Elle accueille, elle protège, elle enveloppe. Elle n'écrase pas l'homme. Ni les montagnes ne sont trop hautes et inaccessibles, ni les vallées trop profondes et étouffantes. L'horizon reste ouvert, ce qui sauve de la veule médiocrité.

« Les montagnes de la Gruyère, lorsqu'on les voit par un soir clair, avant le coucher du soleil – mais il faut monter s'asseoir à la lisière d'un bois, sur une colline – les montagnes de la Gruyère font penser à une belle ceinture bleue et rose. Elles s'élèvent doucement, presque toutes à la même hauteur, et leurs formes se répètent à égales distances, et leurs sommets légers font penser à une dentelle, lorsqu'on les voit par un soir clair, avant le coucher du soleil.

» Elles n'ont pas de glaciers, elles ne sont point formidables, elles ne rétrécissent point le ciel, leur accès ne semble guère difficile. Elles ne nous repoussent pas: elles nous disent de venir. Et toute la campagne se déroule vers elles: d'abord les coteaux modérés où il y a encore des champs de blé, puis les collines qui portent des bois sur la tête, puis les préalpes à pâturages, et les rochers, enfin de véritables montagnes. De la sorte, on est encore tout frais, lorsqu'on arrive au chalet; et demain, l'escalade sera joyeuse; et demain, avant la nuit, nous serons rentrés à la ville, à la maison: nous laisserons nos

grands bâtons dans le corridor, nous laisserons de la terre sur les marches du seuil et nous irons mettre dans les vases nos fleurs qui sentent la vanille... »

Si l'on veut comprendre les œuvres des hommes, il faut découvrir le pays, suivre les vallons et les rivières, franchir les ponts, entrer dans les villes, s'accouder aux remparts, interroger les églises, les statues, les musées, les hôtels de ville, cueillir la multiple splendeur des campagnes changeantes aux successives saisons. Saisons des siècles, saisons de la vie. Reynold prend son bâton de voyageur et, des années durant, parcourt la Suisse de « ville en ville, de terre en terre », le pays du présent, celui du passé; il interroge les morts, les héros debout devant l'histoire et l'histoire elle-même née de leur grandeur et de leurs erreurs, de leur vie; il rencontre les hommes des temps présents dans le tourbillon, le soleil et les nuées du siècle où notre âme nombreuse d'hier s'étouffe dans l'uniformité.

« J'aime à comparer les cités et les pays suisses à un carillon dont l'harmonie est parfaite et pleine, comme ces harmonies faites de dissonances. Chaque cloche donne un son. Grandes voix des cathédrales et des munsters gothiques, campanes d'églises et de monastères romans; sonneries des villages qui s'appellent et qui se répondent dans l'azur, les dimanches de moisson; heures de travail ou de plaisir qui tombent une à une des hôtels de ville, des portes et des beffrois.

» La montagne, l'alpe, la vallée y viennent joindre les bourdons sourds et graves de leurs armilles ou les clochettes de leurs chèvres. Je discerne la note rhénane de Bâle, patricienne de Berne, catholique de Fribourg, bourgeoise de Zurich, guerrière de Lucerne, forestière de Schaffhouse; je reconnais la coraule en patois d'Estavayer ou de Gruyère, le lied en dialogue d'Altorf ou de Schwytz, le timbre clair et bourguignon de Neuchâtel, les chants hériques et pastoraux du Valais, les mélodies lombardes de la Léventine, les hymnes en latin barbare de Coire ou de Saint-Maurice. Mais la voix la plus noble est celle de Genève.

» Pour que la symphonie de la Suisse retentisse à travers les espaces du monde et soit répétée par l'écho, il faut que chaque ville, chaque montagne, chaque terre fasse entendre distinctement la voix qui lui est naturelle. »

Reynold cherche dans ce qui fut les leçons de sagesse qui noueront à l'épopée des pères la marche, tragique parfois, des fils. Car la tourmente est là, qui déchire l'Europe. *Cités et Pays suisses* nous ont révélé notre âme, ont donné à la Suisse conscience de sa beauté et de son génie, des valeurs qu'il faut sauver si nous ne voulons pas, oubliant nos origines et les constantes de notre histoire, courir vers l'aventure et peut-être la mort. Cela, il le dira, le criera. *Conscience de la Suisse, Défense et Illustration de l'Esprit suisse, La Suisse une et diverse*, philosophie de l'histoire. Un grand mot qui recouvre une grande réalité: nos morts sont présents et nous enseignent. Ils ont fait le pays. Or voici venues les heures de l'ouragan.

« C'est le temps où chacun doit être à sa place,
devant le seuil de sa demeure.
La nuit tombe: Debout! »

Debout! Chacun à sa place. L'Europe n'est plus qu'un raz de marée aux rives occidentales de l'Eurasie.

« Non! Je n'ai plus d'espoir en l'avenir du monde:
l'Europe est un vaisseau qui s'enfonce sous l'onde,
et sur lui s'étendra le silence des mers;
ceux qui l'ont mauconduit le disputent aux lames,
mais nous, sauvons son âme, puisque le corps se perd.
.....
Europe, dans ton ciel les ciels se conjurent...
Le navire a quitté le port pour l'aventure,
il domine la vague au soleil du matin:
il n'est pourtant, malgré sa grandeur et sa force,
qu'une barque d'écorce
au récif du destin. »

Reynold fut debout de longues années, recherchant la vérité à travers les illusions.

« Je vois, pour agrandir encor cette détresse,
niant l'expérience et moquant la sagesse,
tes sages s'affoler à courir les erreurs:
et les cités s'écroulent
dans le sang des terreurs. »

Cette recherche nous valut six gros volumes sur la *Formation de l'Europe*, couronnés d'un septième: *Le Toit chrétien*. Il amène aux conclusions générales et débouche sur la philosophie de l'histoire qui est la sienne.

« On sent passer dans la nuit un courant puissant qui, çà et là, de place en place selon une direction constante, fait briller des lumières. Un courant spirituel qui vient de la transcendance et retourne à la transcendance après avoir traversé la vie humaine et le temps.

» A ce sommet de l'escalier, l'historien enregistre comme une antenne des signes qui lui parviennent de très loin et de très haut...

» L'histoire est un orage entrecoupé d'éclatants rayons de soleil: et puis la lumière de nouveau s'éteint.

» Mais tout en haut, sur le fond des nuages noirs, resplendit l'arc-en-ciel. »

Revenons à la cathédrale où les grandes orgues roulent leurs harmonies dans la chaleur des verrières, en ce matin de Pentecôte.

« Voici le vent du ciel qui chasse les poussières ;
le monde attend son âme et revêt sa splendeur :
invisible lumière au fond de la lumière,
descends, Esprit-Saint, Créateur. »

Rentrons à Cressier qui fut le point de départ, Cressier auprès de Notre-Dame de Cormondes, qui donnèrent à Reynold, dès sa petite enfance, la vision de la patrie et le sens du sacré, qui est celui « de la présence divine dans notre vie et dans nos maisons, dans notre terre et dans notre cité ».

« Patrie, une fois seulement, une fois encore, je le prononcerai ce mot ; et puis je garderai le silence...

» Et, tout le ciel étoilé au-dessus de moi, je rentrerai tout seul, car il n'y a rien à craindre dans cette douce campagne.

» Douce campagne où l'âme se rassure doucement.

» Je rentrerai tout seul par la route toute blanche dans la nuit.

» Je rentrerai en silence à la maison. »

Les glaciers, entre le ciel et l'horizon, se sont éteints depuis longtemps. La nuit. Une lampe soudain s'allume comme une étoile.

« Sainte Vierge, pour nous, pour moi, ce soir, qui vous prie à genoux au nom de tout mon peuple, au nom de tous les hommes...

» Sois la Médiatrice et sois la Protectrice de ce petit pays rangé autour de toi,

» Et pareil à un rosaire de vingt-deux grains rouges avec une croix en argent.

» Ainsi soit-il ? »

* * *

Nous nous retrouvons à la cathédrale. Nous y rencontrons trois convertis, venus à Fribourg, attirés par elle, sa lumière, le sens qu'elle donne à la vie, à la prière, à la méditation.

L'un est à la sacristie. C'est un enfant de chœur terrible, intelligent, curieux, gavroche, insolent. Il renverse les missels, tire la langue au sacristain, singe les chanoines, fait le pied-de-nez aux bourgeois compassés qui marmonnent des prières entre deux calomnies et trois combines machiavélico-politiques. Il est charmant, ensorceleur, malicieux, agressif comme un fleuret. Il sait l'hébreu. C'est Léon Savary.

L'autre est grave, recueilli, à deux genoux devant l'autel, ascétique et mystique. Il est perdu en de profondes méditations théologiques. Il suit les fugues de l'orgue dont les

éclats se perdent aux gemmes des vitraux ; il reprend en lui-même le déroulement des neumes et l'élan des oraisons : il se plonge au passé des monastères, il envie la coule des moines ; il est offert tout entier à la descente du Saint-Esprit. C'est Robert-Benoît Cherix.

Le troisième est devant le porche, parmi les saints, les évêques et les damnés qui décorent l'entrée. Il a sa canne à la main. Il va se mettre en route au pays de Fribourg, vers les sanctuaires de la Vierge, aux sentiers de poésie. C'est Eric Thilo.

Léon Savary est un caractère complexe, un esprit indépendant, railleur, joyeusement irrespectueux. Il excita la véhémence colère des uns et l'admiration feinte ou réelle des autres. On le retrouve en ses multiples « états d'âme » de la *Valsainte* à son *Fribourg*, du *Collège Saint-Michel* aux impertinences rabelaisiennes et voltairiennes de *Au Seuil de la Sacristie*, du *Fardeau léger* au *Troupeau sans Berger*, aux *Lettres à Suzanne*. J'en passe.

Il s'est expliqué lui-même – expliqué, au sens latin – sans fausse pudeur dans la préface de *Au Seuil de la Sacristie*. Je reprends cette analyse et nous aurons un Savary par lui-même.

Lettre de Suzanne aux vieillards d'ici et d'ailleurs

« Vous me demandez, messieurs à la sage barbe, qui est cet auteur des *Lettres à Suzanne*, ce Léon Savary dont vous craignez la plume. Je veux dire l'esprit, la verve, le dédain. Il est exactement le contraire de ce que vous êtes.

» Il est venu à Fribourg pour y voir plus clair et enrichir son esprit – sincèrement. Vous refusez la lumière, trahissez souvent l'Esprit et défendez vos partis pris. Il est venu à Fribourg et s'est converti parce qu'il a, un jour, rencontré Rome et le Christ. Vous, messieurs, vous vous servez parfois de Rome pour trahir le Christ. Et du Christ pour trahir Rome.

» Il lit sa Bible en hébreu. Vous ignorez la Bible et vivez en esprit aux colonnes politiques et religieuses du journal de votre parti, de votre chapelle, de votre secte. Droite- gauche. Peu importe. Marche ! Et vous marchez ! Il est anticlérical. Royalement. Vous vous servez de l'Eglise et elle se sert de vous dans le Doit et Avoir des places et des influences, que vous soyez papistes ou antipapistes.

» Il est arrivé avec quatre cents ans de retard du XV^e siècle dont il est un clerc authentique. Culture et fantaisie, ordre et liberté, vérité et hédonisme. C'est un épicurien aux ruelles des tentations. Il ne sait ce qu'est le péché. Il le dit, il le clame et il éclate de rire. Vous, vous étalez une morale qui le défend et avec le ciel prenez des accommodements.

» Il est spirituel, artiste, fin. Il est voltairien. Ne l'est pas qui veut. Il y faut une culture, des partis pris, du style. De l'élégance. C'est un lecteur attentif de saint Augustin, des Pères de l'Eglise, de saint Jérôme surtout, de la Somme. Mais il les lit au salon de M^{me} de Tencin.

» Il veut la franchise, la vérité, la loyauté. Il accepte l'Eglise sachant ses membres imparfaits. Il n'aime pas les mauvais prêtres qui expédient leur bréviaire. Ni certaine rigidité mômière et calviniste. Ni le sot.

» Il est passionné de liturgie, d'histoire ecclésiastique, de droit canon; les cérémonies, surtout monastiques, les ordinations qui consacrent, l'émeuvent. Le catholicisme est pour lui un état de nature. « Il a l'Eglise sous la peau. » Vous? Vous parlez « la bouche en cœur » des perfections que vous vous prêtez, mais à l'ombre de vos demeures vous oubliez les enseignements de l'Eglise et des Eglises. Vous vous montrez onctueusement pieux, mais ne l'êtes pas toujours. Lui n'est pas pieux du tout. Et il le dit. Son éthique est une esthétique.

» Léon Savary? C'est le diable qui fait ses Pâques!

» Il eut pour ami Mgr Besson; il a pour amis le curé de Ville, le prieur de la Valsainte, les chartreux. Ce sont des références qui valent celles du « Café du Commerce ». Il reçut une lettre de félicitations du cardinal Pacelli, qui sera Pie XII, signée de Pie XI. Pourquoi? Une belle étude sur les chartreux. Savez-vous ce qu'ils sont? Lisez Savary, il vous l'apprendra.

» Et ce soir, messieurs, ouvrez son *Fribourg*, son *Collège Saint-Michel* et vous découvrirez cette ville. Ce cruel moqueur vous en dira les grandeurs, les petits côtés.

» Messieurs les vieillards, Suzanne vous souhaite le soleil et sourit de votre ébahissement. »

Je rêve pour Fribourg...

« Je rêve pour Fribourg d'une belle abbaye. Je la situe aux portes de la ville, au bord de la Sarine, s'il se peut, puisqu'à l'instar du cerf altéré, les fils de saint Benoît aiment les eaux courantes. On irait là, se promenant, ouïr de lentes psalmodies; on fuirait les vagues besognes, les vains propos, les présences humaines. On ne s'attarderait pas à l'abbaye: le temps d'oublier ceux de la ville et d'accueillir un rêve qui se continuerait par les chemins et les sentiers. On distinguerait, pour les apercevoir souvent, enfoncés dans la coule, les pères profès; mais on ne chercherait pas à les connaître: ils resteraient lointains, étrangers à nos profanes pensées, nimbés de sainteté: c'est mieux ainsi.

» J'imagine leur église bâtie dans le style roman, entre tous idoine... L'âme vidée d'inquiétude et toute emplie de paix, on quitterait ce havre de grâce sans se retourner, sans avoir salué personne, ni desserré les lèvres.

» Et l'on marcherait par les campagnes, devinant seulement dans les brumes crépusculaires, un Fribourg transporté sur un plan sublime, nettoyé de tous ses habitants, un Fribourg animé de l'unique vie des pierres, des remparts et des tours, un Fribourg qui n'abandonne au vent que la voix de ses cloches d'elles-mêmes mises en branle. Dessinée dans le soleil, du haut de la terrasse de Lorette, entrevue de biais au Palatinat, à travers le rideau royal des arbres, la ville retourne à la poésie, hostile aux foules. Elle renaît, dans les soudaines lueurs d'une vision, jardin mystique, fontaine jaillissante, cité de Dieu.

» Ce Fribourg-là donne à ceux qui l'on connu durable nostalgie. C'est lui qui ouvre à nos pauvres esprits de Suisses romands que desséchèrent quatre siècles de prêchi-prêcha, d'amour de la laideur, de mépris des sens, la route éblouissante qui descend vers le sud, vers l'Italie, vers Rome. »

Cette dernière phrase contient toutes les aspirations et les négations religieuses de Léon Savary, ce qu'il a demandé à Fribourg, ce qu'il a trouvé – puis perdu – en cette petite ville de chrétienté.

Robert-Benoît Cherix : L'Arche d'Alliance

Cette nef en nos rives catholiques cingla vers nous d'Aigle et de Lausanne. Elle amenait Robert-Benoît Cherix qui, dans ce très beau livre, marque les étapes de sa volontaire découverte des réalités catholiques. « Ce livre est un témoignage. Par un chemin régulier, sans tournant brusque, sans « conversion », j'ai marché, de pressentiments en pressentiments, jusqu'à ce que je possédasse, en une vue intégrale, les principes que la foi engendre et qui découvrent la trame substantielle de la vie. »

Né dans le protestantisme, âme méditative, tempérament d'artiste, de poète, Cherix est sollicité par le problème religieux « parce que celui de la destinée, celui de l'origine et de la fin, parce que celui du sens de la vie ». Par ailleurs, une autre force intime exalte son âme: la poésie. « Poésie qui est la confiance de la nature et le mystère des choses, douce langue du cœur, ce chant qui est mélodie et souvenir, intuition, symbole, le tragique et la fantaisie. » L'arche glisse en des flots nouveaux et le nautonier, dans son journal de bord, nous dit ses joies, ses hésitations, ses étonnements, ses découragements, ses élans. C'est une lecture passionnante, où philosophie, théologie, exégèse, histoire, hagiographie, emblématique, symbolique, s'interrogent, s'appuient, se répondent et répondent au pilote attentif, magnifique de courage, avide de vérité, qui, à travers les fortes houles, accostera bientôt la barque de Pierre dans l'océan des Certitudes et le calme des Béatitudes.

Et il y aura une double route: l'examen approfondi des questions religieuses, contradictions du protestantisme, stérilité de la philosophie moderne, exposé philosophique des fondements du christianisme, la théologie et ses architectures, l'ascèse, le sens des mystères, l'ordre catholique, l'adhésion de l'esprit, du cœur. Et c'est alors l'autre chemin, celui de l'art, de la poésie, rencontre des chapelles, des oratoires, des monastères, les chartreux et la solitude, les neumes du plain-chant, les oraisons, les rites, les splendeurs de la liturgie, « Voix lente des campaniles », douceur exaltante des couvents, et les vierges douloureuses et les calvaires au bord des routes. Peu à peu, l'aurore, la vérité reconnue, le Christ rencontré, le baptême à l'Abbaye de Saint-Maurice, la joie de la Pentecôte, le chant du marinier qui entre dans le port.

« Il est l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin, c'est le pasteur et c'est le Père, c'est une colombe et c'est un feu, c'est le Consolateur et c'est l'auteur des dons. Il est Lumière, Il est Esprit, Il est Amour, Il est Intelligence, Il est la substance et la vie, le règne Lui appartient, sa béatitude est souveraine et sa gloire est infinie... »

L'Arche d'Alliance ? Un noble livre.

Cherix est également l'auteur d'un essai de critique intégrale, *Commentaire des Fleurs du Mal*, une étude dont Edmond Jaloux a dit qu'on ne saurait désormais étudier Baudelaire

sans passer par elle. Etude de l'architecture de l'œuvre, son unité. Chaque poésie a, de plus que la réussite des détails, une valeur d'ensemble et de situation. Critique qui cherche à ouvrir des horizons, car tout artiste est un microcosme et la critique doit s'efforcer de le découvrir tout entier. Approche de l'œuvre, des poèmes, par la psychologie, la philosophie, l'histoire, les arts, l'esthétique. Telle est la méthode. Et la conclusion: « L'œuvre de Baudelaire est finalement le mémorial du combat dramatique de l'homme exilé par le péché et qu'une nostalgie infinie dirige virtuellement vers la maison du Père. » Fruit d'un labeur de vingt-cinq années, ce commentaire, qui exigeait une vaste culture, des dons exceptionnels de « correspondances » d'âme, de talent, d'amoureuse fréquentation du poète, est une œuvre digne du grand poète souverain. L'Académie française lui accorda le Prix de 1950 et Pro Helvetia le sien. Plusieurs universités américaines ont classé les *Commentaires* parmi les lectures obligatoires pour l'obtention de la licence ès lettres françaises.

Fribourg-Aquarelle

« Le 2 octobre. Fribourg. Un temps pâle qui effiloche sur la Sarine les premières brumes. Rythmes épars, appels de cloches... Au bord du chemin, un calvaire... C'est l'archaïque cité toute armoriée de porches et d'ogives, et de fontaines et de pignons. Je retrouve ce mouvement des toits qui se précipitent vers la rivière, escalade à travers les falaises. La pourpre des feuilles incendie les remparts, mais partout ce bleu du ciel, ce bleu de l'eau, ce bleu des fumées: tapisserie toute brodée d'arcades et de vieux ponts de bois avec les vallons silvestres en bordure...

» Un franciscain passe, dont le regard est si doux... Là-bas, la guimpe d'une sœur de Saint-Joseph est arrêtée avec deux enfants. Puis, de nouveau le clocher d'un couvent martèle une série de sons uniformes et monotones, effeuillés et monotones. Et la collégiale, où les verrières sèment sur les dalles des clématites et des résédas, où des femmes disent leur rosaire, où quelques cierges se consomment pour les Trépassés, achève la prière de sexte; le chapitre quitte les stalles. Automne douce, couleurs mauves, feuilles sans sève, et pourtant tant de vie. »

A Bourguillon – L'appel des cierges vers la Vierge

« Lueur invocatoire et pâle de la cire...
vers la douce Vierge qui, à l'Annonciation, a été saluée par l'Ange
comme possédant la plénitude de la grâce...
vers la douce Vierge qui, à la Visitation, a chanté le Magnificat
où elle a parlé des peuples qui l'appelleraient Bienheureuse.

» Candeur évocatrice et chaste de la cire...
vers la douce Vierge qui, à la Nativité, dans une crèche auréolée,

a adoré le Sauveur des hommes qu'elle venait d'enfanter...
vers la douce Vierge qui, à la Présentation, a porté l'Enfant divin au Temple, où elle entendit la prophétie du glaive qui transpercerait son âme...

» Douleur satisfaisante et calme de la cire...

vers la douce Vierge qui, à Jérusalem, a passé trois journées à interroger tous les pèlerins de la Pâque...

vers la douce Vierge qui, à Cana, a obtenu de l'Agneau éternel le miracle qui est le premier...

» Senteur incantatoire et sobre de la cire...

vers la douce Vierge qui, sur la voie du Calvaire, a rencontré son Fils portant la Croix et qui s'est affaissée...

vers la douce Vierge qui, au Golgotha, a veillé, debout, avec l'Apôtre bien-aimé, les heures réparatrices des sept Paroles.

» Ardeur expiatoire et pourpre de la cire...

vers la douce Vierge qui, à la Transfixion des sept glaives, a pressé sur son sein le cadavre divin et qui s'est écriée:

– O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne!...

» Langueur déprécatrice et froide de la cire...

vers la douce Vierge qui, au matin de Pâques, est ressuscitée de sa Compassion pour les immortelles liesses...

vers la douce Vierge qui, consumée d'un excès de charité et ressuscitée aussitôt après son trépas, a été enlevée au ciel par les Anges et couronnée comme la Mère de Dieu et comme la Reine immaculée de tous les Saints...

» Splendeur exultatoire et pure de la cire... »

(*L'Arche d'Alliance*)

Eric Thilo : Cadences rustiques

Et voici, à l'entrée de la cathédrale, assis sur une marche, sous les saints et les damnés du Jugement Dernier, le poète venu du Nord, le Viking au clair roseau: Eric Thilo. Il publia, en 1955, les *Cadences rustiques*. Ce sont des poèmes d'une exquise musicalité où murmurent les voix intérieures discrètes et craintives, glissant du secret à l'aveu, de la sensation toujours fine au rêve qui l'emporte. Avec un je ne sais quoi de nostalgique, de blessé, de tendre dans l'aristocratie du sentiment.

Cadence mineure

« Le clavecin s'est tu dans la chambre fanée.
Une rose se meurt au crucifix d'étain.
Le jour tombe à demi et dans la cheminée
Le feu s'est recueilli sous la cendre et s'éteint.
.....

Il y a chez Thilo – et c'est un des charmes de cette poésie toute en nuances, en raccourcis poétiques, en visions évocatrices – une alternance continue entre le clair-obscur et la lumière, le besoin de chanter et la crainte de livrer la mélodie de sa flûte rustique et précieuse. A *Cadence mineure* répondra l'élan de

Cadence majeure

« L'alouette a chanté dans l'aurore vermeille.
Les fleurs de mon jardin dansent sur le gazon.
Et parmi les senteurs du bois qui se réveille,
L'aube douce et joyeuse entre dans la maison.
.....

Un pipeau naïf dans la nuit de Noël. La simplicité est un des traits de cette poésie, chant léger d'une flûte faite d'un roseau cueilli au bord de l'étang, au long d'une route qui est de Vaud ou de Fribourg. Petit roseau d'amour qui jette au vent les subtiles mélodies formant des quatrains de musique et de mystère, précieux coffret d'ébène où dort un secret.

« O mort, ô seule fiancée
Fidèle au rendez-vous du soir,
Reine des peines effacées.
Magicienne de l'espoir.
» A tes mains, dans l'ombre tendues,
S'éclaire encore le fleuve éteint
Où voguent les amours perdues
Vers la réponse du destin. »

L'historien: Gaston Castella

Montons lentement les degrés de la haute tour. Entre ses clochetons, le pays se déroule à nos yeux. Le veilleur s'y trouve qui ressuscitera son passé. C'est l'historien Gaston Castella. Car l'histoire « nous enseigne comment s'y prendre pour observer les faits humains... distinguer dans les faits et la marche des sociétés ce qui est apparent de ce qui est réel, ce qui





est illusion des contemporains de ce qui est vérité ». Ce que fit Castella avec un inlassable enthousiasme tout au long d'une vie bénédictinement consacrée à ce noble labeur. L'histoire est aujourd'hui un canton de culture séparé des lettres proprement dites. Je n'insisterai pas sur l'œuvre historique de ce professeur érudit. Je songe cependant à la *Garde fidèle du Saint-Père*, à l'*Histoire des Papes*, en trois volumes, traduite en hollandais, en allemand, en anglais; à l'*Eglise devant les Problèmes politiques*, au troisième volume de l'*Histoire universelle*, à la traduction de l'œuvre de Schnürer *L'Eglise et la Civilisation au Moyen Age*, etc. Je retiens surtout, qui nous intéresse directement, l'*Histoire du Canton de Fribourg des Origines jusqu'en 1857*, in 8° de 638 pages (Editions Fragnière).

Car parcourir un pays, le chanter, en évoquer les êtres et les choses, les rythmes secrets, c'est d'abord le comprendre. Savoir sa vie afin de l'aimer mieux. Gaston Castella, qui sait, nous invite sans cesse, par son évocation des jours écoulés, à pencher notre cœur vers notre passé, à le retrouver en ami dans la vie d'hier, car, à travers les phrases, nettes comme une lame, de l'érudit court un frémissement qui est de poésie, qui est science mais amitié aussi. C'est, me semble-t-il, dans l'*Histoire du Canton de Fribourg* que l'on trouve plus nettement ce que j'appellerais le « style Castella ». Une exigeante précision, un exact vocabulaire qui redonne aux mots leur plénitude étymologique, un rythme sûr dans le balancement des périodes, une structure solide des alinéas, une composition toute classique des chapitres révèlent l'homme familier des auteurs du grand siècle, des historiens dont l'érudition se chargeait d'humanité; d'un sourire, la sévérité; d'un accueil, la rigueur. Il y a là une musique intérieure fervente où les exigences du savoir s'allient à la joie de connaître. Ce sont là des nuances. Mais l'histoire est aussi l'art des nuances; l'historien est plus humain lorsqu'il ressuscite en sourdine les aurores éteintes des autrefois et que, par lui et son art, frémit au coup de vent des événements la fine pointe des instants. Le style Castella, c'est la netteté dépouillée qu'exige la science avec un je ne sais quoi qui est la vibration même de l'homme, un style « honnête homme ».

L'*Histoire du Canton de Fribourg* nous manquait. Mgr Besson, autre historien, en relève avec bonheur le mérite essentiel: livre bienfaisant pour tout homme cultivé. Et « précieux à nos concitoyens. Ils y verront comment le canton de Fribourg est devenu ce qu'il est. Pendant sept siècles, Fribourg a su développer et fortifier son esprit et son caractère propres, sans cesser, du reste, d'être envers les Confédérés, et même envers les cantons voisins qui suivaient un chemin tout autre, d'un parfait loyalisme. Il a maintenu son idéal, au milieu de difficultés parfois redoutables, demeurant en somme toujours fidèles aux mêmes principes, soit en politique soit en religion. Il a puisé dans les qualités fondamentales de ses fils, et dans la fermeté de sa tradition, la source de sa grandeur passée comme il y trouvera le gage de sa force pour l'avenir. Voilà ce que votre livre nous dit... »

Qu'ajouter à cet éloge? Sinon que cet ouvrage devrait se trouver dans toutes les bibliothèques scolaires et familiales. A l'heure surtout où trop de citoyens ne connaissent comme « nourriture intellectuelle » que le couscous politique, le « fous-y-tout sportif », les bouillabaisse lamentablement pimentées des vedettes désaxées.

Plusieurs chapitres concernent les arts, les études, les lettres fribourgeoises. Je relève ce passage qui traite de la langue française remplaçant peu à peu l'allemand qui était la langue officielle au XVIII^e siècle.

« La langue française s'exerça de plusieurs manières très différentes. Deux siècles de relations politiques et militaires avec la monarchie des Bourbons lui avaient frayé la voie, et les classes privilégiées en bénéficièrent les premières par le service étranger et par la vie de société...

» L'action française grandit, s'accéléra et revêtit de nouveau des formes diverses: la propagande révolutionnaire, le séjour des émigrés, la République helvétique, la Médiation et l'arrivée des Français au Collège Saint-Michel qui avait conservé les traditions de la culture gréco-latine... Le renouveau des lettres, des études et de l'histoire à Fribourg au siècle dernier est assurément modeste si on le compare aux grands mouvements de pensée contemporains qui l'ont provoqué, et l'on a judicieusement exposé les causes générales de l'indigence littéraire relative de la Suisse romande catholique, M. l'abbé J. Genoud en écrivait en substance il y a trente ans: la vie agricole et montagnarde ne favorise point à Fribourg et au Valais « le culte des sciences et des arts »; le mélange des langues, en restreignant le nombre des lecteurs, décourage l'effort de l'homme de lettres; Fribourg et le Valais, toujours catholiques, sont « restés sans attrait » pour les immigrés contraints de quitter leur patrie au temps de la Réforme, de la révocation de l'Edit de Nantes et de la Révolution, qui ont enrichi la pensée de Genève, Lausanne et Neuchâtel; le Valais et Fribourg, enfin, n'ont pas connu, pour la même raison, la littérature de controverse religieuse. Au reste, « ce n'est point le talent qui manque aux Fribourgeois – a noté un bon juge, le regretté Ph. Godet; l'influence et l'enseignement des Jésuites, les rapports fréquents et les affinités religieuses avec la France leur ont imprimé un caractère particulier, un tour d'esprit plus nettement français; aussi les écrivains de Fribourg ont-ils souvent des qualités d'aisance, d'élégante limpidité, qui ne sont pas le privilège ordinaire des écrivains romands... »

(*Histoire du Canton de Fribourg*)

De val en val

Quittons la cathédrale, mettons-nous en route et suivons les vallonnements du pays. Un pont, un chemin qui monte, des massifs de chênes, un parc, un château. C'est là que vit M^{lle} *Hélène de Diesbach*.

Descendante du landamman d'Affry, c'est une passionnée d'histoire, de « petite » histoire qui est à la grande ce que le sourire est au drame. Curieuse des chroniques, des mœurs familiales, des réjouissances publiques, des coraules, des processions pittoresques, des costumes régionaux, des menus lors des grandes réceptions, des recettes de cuisine dont les maîtresses de maison gardaient le secret... Usages et coutumes... Carnaval d'autrefois, repas de funérailles et bénichon, réceptions d'étrangers célèbres... Des nouvelles, des essais, des portraits, des études fouillées et nuancées, en un style alerte, pur, délicat, féminin.

On y trouve tout son cœur généreux, sa riche culture, son intelligence. Plus encore sa grâce, sa modestie, « la perspicacité de son regard et la bonté de son sourire ».

« Si un peu de l'âme de l'écrivain transparait entre les feuillets de papier, c'est cela surtout qui les fait durables. » Notant cela, M^{lle} de Diesbach songeait au journal de François, bailli de Rue. C'est à elle que nous pensons. Et nous relirons son *Fribourg romantique*, ses *Fêtes du Vieux-Fribourg* et ses pages colorées aux *Annales de Fribourg*.

Ville romantique et campagne

« Sur sa presqu'île de rochers, demeurée gothique à souhait, avec ses remparts qui l'encerclent encore et la tour aux sept pinacles de sa collégiale, Fribourg est bien faite pour séduire les romantiques. Michelet l'appellera « la ville du vertige... une ville plus vieille » que les vieilles et plus jeune que les jeunes, par ses ponts du moins... » Ruskin dessinant à quinze ans la vallée du Gottéron, vue de la terrasse de l'Hôtel Zähringen, comparait à celle des chats la souple échine de nos remparts, agrippés aux ravins et aux collines. Et devant le même panorama, un Anglais s'écriait: « Serait-il possible d'être malheureux » dans une ville où l'on peut contempler à chaque instant le ravissant spectacle que me » procurent de si douces émotions! »

» Autour de Fribourg, la campagne s'étend parsemée d'arbres et d'allées, peuplée de villas et de maisons des champs qui se blottissent, avec leurs fermes, à l'ombre des tilleuls. A l'horizon: le Jura bleu, la chaîne des Préalpes, les collines crêtées de forêts. Et la Sarine, aux confins de deux races et de deux langues, coule solitaire, attendant le poète qui va chanter sur ses bords en français et en allemand, comme le fera Etienne Eggis... »

(*Fribourg romantique*)

Les influences dominantes de 1820 à 1840

« ... L'enseignement du Père Girard, religieux cordelier, pédagogue fort estimé des philosophes et des savants de la Suisse, avait donné à Fribourg une grande réputation. Le Père Girard comptait chez nous des admirateurs et des amis, mais le clergé et le gouvernement prenaient ombrage de son libéralisme philosophique et de ses tendances kantiennes. Ses méthodes éducatives finirent par être battues en brèche, mais après bien des polémiques seulement, et celles des jésuites prévalurent. A côté du collège fondé jadis par le Père Canisius, où les cours réunissaient internes et externes, un groupe de notables de Fribourg, amis et partisans des jésuites, avait assumé la fondation d'un pensionnat qui devint tout de suite célèbre sous le nom de Pensionnat de Fribourg. L'élite de la jeunesse catholique d'Europe, de France surtout y afflua bien vite... »

« ... Toute cette jeunesse que les idées politiques allaient diviser s'enivrait de la prose poétique de M. de Chateaubriand, le révélateur du romantisme. Avec les *Martyrs* et les *Natchez*, René, Attala et Velléda se glissaient, chargés de langueur et de songe, dans les

lycées les mieux gardés. Sans doute pourraient-ils dire comme l'avouera bien plus tard un poète, élève des jésuites: « Cette lecture me laissa comme fou... Je récitai à haute voix ces pages sublimes... Ce qu'éprouvèrent les contemporains de Chateaubriand, je l'éprouvais à mon tour... »

» Sur les bancs du collège s'asseyaient alors A. Daguet, futur historien qui créa la *Société d'Etudes des Bords de la Saane*, le poète Glasson, Ayer, Sciobéret, Etienne Eggis. Toute une phalange de lettrés, d'érudits, de folkloristes comme L. Bornet et Sciobéret collaboreront à la renaissance intellectuelle de notre petit pays et les noms connus de Berthold, Dey, Gremaud, Daguet restent prisés des historiens. Choses curieuses, plusieurs de ces écrivains, en adoptant avec fougue les idées libérales et même radicales, devinrent les adversaires du collège auquel ils devaient leur humanisme et la forte culture classique révélée dans leurs œuvres... »

(*Fribourg romantique*)

Vers les Hauts de Berra

Des sapins *En vrac*, une route forestière aux lacets mal accordés, *Orthographe en zigzag*, un ravin, « La Crausaz », qui est du « couetsou »; et soudain le ciel bleu; la « Berra », qui est du « gruvérin »; entre elle et nous « Praroman » qui sent le romain et le « Pratzet » qui est franco-provençal, puis La Roche, qui fut un « lieu-dit ». Et voici le « Pavillon Flaubert » qui est français vraiment, encore que « mi-chalet » d'Intyamou. Au Pavillon, *Jean Humbert*, notre Vaugelas, notre Dauzat – *Le Français au Pays de Fribourg* – notre dictionnaire. Notre ami. Humbert n'a que des amis, étant lui-même *Source de joie et de beauté* comme cette langue française qu'il sert en amoureux à la *Recherche du mot perdu*, en curieux d'une *Lexicologie vivante*, au *Service de notre Langue*. Fidélité retrouvée dans le jeu sournois où les *homonymes et les homographes* rencontrent les *paronymes*, où le *Français idiomatique* fait la *Guerre aux germanismes* et s'enrichit par le *Mot propre*. Combat courageux, linguistique aux prises avec la pédagogie, car il y a les *Problèmes et Ecueils orthographiques*. Il y faut de la ténacité, du joyeux vouloir, de l'élan. Alors *Participons* et tout sera pour le mieux dans le plus mouvant des mondes où grammaire, syntaxe, vocabulaire et style conduisent le plus humain des jeux qui est jeu d'esprit, de fantaisie et de culture. Humbert est un attentif jardinier au jardin des lettres françaises. De France et d'ici. Car il est encore et surtout l'historien patient et le philologue minutieux qui nous a donné une monumentale étude sur *Louis Bornet et le Patois de la Gruyère*; il est encore l'auteur sensible qui dans la *Poésie au Pays de Gruyère* a révélé le charme de cette poésie « expression fidèle de la pensée qui l'inspire ». Poésie modeste, sans doute, qui est née du « génie du lieu » fruit de finesse paysanne, de franc-parler, de joyeuse humeur, de robuste santé.

Jean Humbert est l'amoureux humble et passionné de la langue française au pays de Fribourg, le défenseur fervent du patois aux rives de Sarine, aux coteaux d'Intyamou, le mainteneur du clair langage qui est de France.

Le professeur Alfred Lombard, dans *Une Terre, une Langue*, donnait la consigne suivante : « Craignons avant toute chose de laisser mourir le *genius loci*. »

Humbert est fidèle à ce conseil. Et nous trouvons, chapitre d'une remarquable étude sur le français au pays de Fribourg, quelques glanures dans le lexique régional. (Faute de place, je me permets de larges coupures.)

« Pourquoi renoncer aux mots du cru ou les revêtir d'une livrée allochtone ? Le cône de sapin vaut-il notre *pive*, la mare notre *gouille*, les couches ou petits draps nos *faudes* moelleuses, nigaude, bécasse notre *bedoume*, niais, simple d'esprit ou le trivial crétin notre euphémique *toquelet*, *tolliaud*, le braque, l'étourdi notre *niollu* (littéralement « celui qui est dans les *niolles*, c'est-à-dire les nuages, les nues »), les branches sèches, les brouilles de bois mort nos *tzercots*, l'académique étal notre *trabezet* ?

» Citez-moi, je vous prie, des équivalents aussi imagés et hauts en couleur que : *batoille* (bavard, babillard n'ont pas autant de saveur ni d'expressivité) et son dérivé verbal *batoiller*, auquel les Neuchâtelois ainsi que les Genevois et les Valaisans préfèrent *barjaquer*, *chantion* (enfant gâté, choyé, favori, mon chouchou, mon bijou), *bisquer* (éprouver et manifester du dépit – verbe auquel certains lexicographes, notamment Larousse et Quillet, ont accordé droit de cité)... *brâmer*, *sicler* (crier à tue-tête, à gorge déployée)... Que substituer à *vacherin* – vocable onctueux autant que ce fromage à la crème – à *fondue*, à *recrotzon*, divertissement populaire et rural qui suit de quinze jours la *bénichon*, autre terme irremplaçable et qui n'est au reste qu'un doublet syncopé de *bénédiction* ? La *bénichon* (patois benechon) a de fait une origine toute religieuse : c'était jadis la fête de la dédicace (consécration d'un sanctuaire) de l'église paroissiale que l'on célébrait dans la liesse... On y savoure les *beugnets* (prononciation locale de *beignets*)... le *bricet*..., la *cuquette*..., l'appétissante *cuchôle* (la taillôle des Neuchâtelois) : pain gras à la farine blanche, parfumé et coloré au safran en fil, que l'on offre en tranches cossues destinées à être beurrées et tartinées de l'odorante *moutarde* au vin cuit aromatisée aux épices...

» Si la plupart de nos mots indigènes sont condamnés à rester provinciaux – je songe à *panosse* qu'il faut changer en *torchon*, ou à *patte* auquel on substituera *chiffon*, dès qu'on quitte l'horizon fribourgeois et domestique – il est des phénomènes syntactiques qui ont plus de chance de rayonnement. Ainsi le passé surcomposé, qui nous vient du patois, et que d'aucuns dénomment avec audace « passé fribourgeois » encore qu'il ne nous soit pas propre et ressortisse à toute la Romania. Quoi qu'il en soit, nous en usons volontiers et à bon droit : on a toujours eu fait ça, quand il a eu fini, quand elle a eu tout dit... Succédané du passé antérieur, qui perd du terrain par suite du recul du passé simple – temps en déshérence – le passé surcomposé a l'agrément des grammairiens de la nouvelle école...

» S'il est indiqué de ne se servir qu'avec mesure et selon l'occurrence de ces éléments de français localisé, il faut se garder de dédaigner et de répudier ces reliques du vieux

langage. Ce vocabulaire dru et guilleret traduit l'âme de notre petite province. Par sa robustesse, sa naïveté juvénile, sa crudité même, il reflète le régionalisme, de quoi est issue une part de notre originalité que nous ne saurions récuser sans dommage essentiel. »

(*La langue française en terre romande*, p. 22)

Un humaniste

Le linguiste du Pavillon Flaubert tend la main à l'humaniste, à l'érudit critique des lettres, à l'abbé *Ernest Dutoit*. Nous allons, dans notre promenade littéraire, l'accompagner en ses domaines où lui-même nous guidera avec ferveur, c'est-à-dire dans tous les terrains du monde littéraire, de la pensée, de la poésie, des Grecs à saint Augustin, des Latins aux contemporains, dans un cadre de nature inspiratrice où les nuages, les arbres, les eaux, les colchiques et les bouleaux apportent leurs frémissements, leurs jeux subtils, sereins ou troubles, qui peuvent être un message ou un vain bruit, une acceptation ou un refus. Mais le critique est là avec son intelligence, son éclectisme, sa culture et son attentive sensibilité. L'abbé Dutoit est singulièrement habile de « consonances » en « thèmes », de « thèmes » en « approches » à nous ouvrir les portes des mystérieuses avenues diverses d'un univers où l'homme est sans cesse présent, du sage et soucieux Socrate à l'inquiet Rimbaud, de Valéry à Breton, d'Ovide à Ramuz, de la grave et religieuse sérénité attique à l'angoisse athée d'aujourd'hui. De l'appel aux dieux au refus de Dieu.

Riche de ces explorations au jardin des lettres, cet inlassable quêteur nous offre le pollen qu'il amasse et le miel qu'il distille.

« Hâte-toi de transmettre,
Ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance,
Effectivement tu es en retard sur la vie
La vie inexprimable. »

C'est René Char qui s'exhorte; c'est à Dutoit que je pense. André Rousseau a relevé avec bonheur les mérites de cette critique humaniste, en accord avec la nature et l'homme. « Ses propos n'enferment pas le lecteur dans des conclusions. Elles le laissent sur une lancée où il ne tient qu'à lui de prolonger la promenade aussi loin qu'il en a le goût et l'aptitude. Car la bonne critique, qui est communication d'abord, n'arrête pas de communiquer le désir de connaître et d'aimer tout ce qu'elle fait découvrir. » Le goût et l'aptitude? C'est ce que Dutoit essaie d'éveiller, de donner, dans son attachement passionné aux œuvres qui traduisent l'inquiétude de l'homme, son désir de grandeur et de beauté. La critique ainsi conçue rejoint le pouvoir de suggestion de la poésie. Elle est création, correspondance, musique. Elle est, quoique riche d'érudition, rythme et courtoisie; elle

est, de l'homme à l'homme, accueil et dialogue. Voici, dans l'intime rencontre du critique, René Char et sa poésie:

« Je ne serais pas surpris que la postérité désigne René Char comme un passant considérable. Pourquoi? Parce que sa poésie est essentiellement inspiratrice. Cette eau claire vous entraîne dans son courant, doucement, impérieusement, et vous voilà parti en poésie, tout comme on part en bateau. Certains poètes ont ce don d'inspirer. Ils l'ont plus que d'autres, si grands soient-ils: Virgile plus qu'Horace, Villon plus que Ronsard, Baudelaire plus que Hugo, Rimbaud plus que Mallarmé. Il y a ce « plus », me semble-t-il, dans les poèmes de René Char: plus qu'Eluard, plus que Breton. Preuve, exemple en soit cet oracle héraclitien d'*A la santé du serpent*: *Il y aura toujours une goutte d'eau pour durer plus que le soleil sans que l'ascendant du soleil soit ébranlé.* »
(*Domaines* p. 214)

Une goutte d'eau... le soleil. Entre les deux, l'abbé Dutoit, l'analyste subtil de toutes ces correspondances, de la nature à l'homme, de l'homme à l'homme, de l'homme à l'œuvre, aux poèmes, aux cris, aux sanglots, aux chants. De l'homme à Dieu. Socrate et la sagesse, Orphée et sa lyre, saint Augustin et la sérénité, Sartre, Breton et les détresses, Virgile, Valéry, les rythmes et les nombres, Jammes, Claudel, la flûte et les grandes orgues. C'est toute cette symphonie qu'interprète, pour notre joie, l'abbé Dutoit.

Vers l'Intyamon

De La Roche, les jeux de la lumière nous conduisent. Elle dénoue au lac d'Ogoz les rythmes et les cadences qu'elle noue dans les nuages, elle mêle de fugitives nuances, à la dentelle inversée des blancs calcaires de Brenleire et Folliéran. Le dôme de la Dent-de-Broc couronne la chapelle des Marches. L'Intyamon ouvre sa vallée qui débouche dans l'azur où pointe la Dent-de-Corjon. Bulle. Sonnaillies, armaillis, bredzons, folklore et chansons. Coquettes à la jambe fine et nerveuse, talons aiguilles, jeunes sourires: temps présents; belle Luce et vieux donjon: temps passés. Complaintes de jadis, ritournelles d'aujourd'hui, fanfares et coraules. Un gradin: le château de Gruyère, un autre: le Moléson, un troisième: les hauts pâturages des Vanils et du Motélon. Tels ont les acteurs et les tréteaux. Il manquait le metteur en scène, le meneur de jeu. Le voici. Entre deux gradins, sur les pentes du Pâquier, à l'« Oasis » face aux décors, à la Vierge des Marches, face à lui-même, face au passé; il porte un tam-tam et un pipeau: c'est *Albert Schmidt*.

Né en Valais, il connut un autre grand décor, la haute sarabande des rocs au pays des glaciers. Il conduisit sa vie en acteur courageux aux multiples rôles: garçon livreur, plongeur d'hôtel, typographe, publiciste, journaliste, agent d'assurance, secrétaire de préfecture. Il est mêlé à la comédie humaine. Il a une passion: la lecture. Il rencontre par elle les héros du passé. Il a une fidélité: sa foi religieuse. Il sait par elle la grandeur modeste des humbles. Il a un amour: écrire, exprimer ses rêves et ses chants. Ecrire des romans, des poèmes, des jeux scéniques. Il aime le grand spectacle, les foules, les

mouvements, les jeux de lumière, la variété des costumes où théâtre, musique, ballets, chansons, se répondent et s'appuient. Il lui faut cent cinquante, deux cents, trois cents exécutants. Cet homme est un volcan. Mais du cratère jaillissent des panaches et il y eut des foules enthousiastes aux représentations de ses pièces dont deux furent reprises par Radio-Lausanne. Je citerai: *Les Braconniers*, drame gruérien, *Joseph vendu par ses Frères*, qui est biblique, *La Grande Coraule*, qui est un festival, *Jehan l'Eclopé*, qui est un drame historique, *Le Creux de l'Enfer*, en répétition.

Schmidt tâte du roman et les *Griffes du Diable* vont nous saisir bientôt puisque à paraître.

C'est aussi un poète. Dans *Symphonie rustique* et la *Cantique intérieur*, il chante avec ferveur, en rythmes souples, sa foi, la Vierge, les humbles, le « bouebo » du chalet, la Gruyère et ses villages, le paysan à l'oratoire, les souvenirs de sa mère, les vieux bahuts, la poussière du souvenir, l'âtre, la famille, la mort, la confiance. « Mon Dieu, vous savez bien les pauvres que nous sommes quand nous marchons, le soir, par les chemins perdus... » Voici le mendiant qui me rappelle le cordonnier de Francis Jammes, le jardinier de Giraudoux, le taupier de Ramuz. Petits métiers, petites gens, mais grandis par le poète. Car Schmidt, comme ces humbles, est toute modestie et sincérité.

Le Mendiant

« Sordide,
Il était sordide et lourd
Avec ses souliers sans semelles,
Ce mendiant perpétuel.
Avec ses pantalons trop courts,
Percés et rapiécés depuis le premier jour...
Et dans ses poches fétides,
Petits cadavres rigides,
Dormaient ses espoirs invalides,
Entre-choquant leurs os.
Cela faisait à ses oreilles
Une musique de grelots.
Ça chantait tout seul et sans mot
Une berceuse effarouchée:
Clic... cloc... clic... cloc...

» Marche encor, vieux! T'as pas encore assez marché!
... T'as pas encore assez
Ramassé
Au fond de ta besace
De quolibets de populace!

Clic... cloc... clic... cloc...
Et t'as pas encore bu la pluie,
Toute la pluie,
Et tout le vent qui claque
A deux mains ta vieille patraque!
Clic... clac... clic... clac...

» Il est venu chez moi frapper
Pour demander la charité.
Il était grand, il était lourd:
Il tendait sa main vide
Aux doigts rugueux et courts,
Et il disait, honteux, livide:

... Malgré la soif qui me torture, malgré la faim qui me tenaille, je ne veux ni de ton pain, ni de ton vin. Donne-moi ton regard, bien clair comme la source pure, et chaud comme le vent d'été qui berce les épis, pour que je puisse y lire ton âme. Je ne veux rien d'autre, tu comprends?...

» Mais il parlait encore quand j'ai fermé la porte.
Ce mendiant divague ou me prend pour un fou!
Que le diable l'emporte!

» Il est parti... le vent lui cinglait les genoux
Qui ployaient. Faiblesse ou tempête,
Il dodelinait de la tête.
La nuit marchait sur ses talons
A contre-pas brusques et longs...

» Et je pense aujourd'hui que ce mendiant porte
Besace toujours vide,
Et dans sa poche un nouveau cadavre rigide:
Donc un de plus qui s'entrechoque...
Clic... cloc... clic... cloc... »

(*Le Cantique intérieur*)

On ne saurait, en Gruyère, ignorer l'inlassable activité au service du folklore de *Henri Naef*, ancien conservateur du Musée gruérien et directeur de la Bibliothèque de Bulle. Genevois vivant chez nous, il nous a donné son cœur et son temps, il est quelque peu des nôtres. Et nous nous devons de signaler son œuvre littéraire qui s'ajoute aux études

historiques, aux publications concernant l'histoire de l'art et l'archéologie, les traditions populaires, les coutumes, l'architecture aux pays alpestres. *Fils de leur Sol* réunit des récits de mobilisation, tandis que deux romans, *Le Voyage vers la Grande Lumière* et *La Barque des Amants*, sont encadrés par deux volumes de poèmes, *Détresse en Paradis* et le *Poignard contre Soi*. Poèmes d'intimité et de recueillement, où le symbole devient musique, s'enveloppe de rythmes retenus et berceurs qui unissent le songe à la réalité, l'âme à la vision, le chant à la prière.

Notre-Dame des Sept Douleurs

« La Vierge est là contre le mur.
Tandis que meurent les colchiques
Entre ses mains mélancoliques...
La Vierge écoute son cœur pur.

» La Vierge élève dans l'azur
Les sept blessures symboliques
De l'humanité maléfique.
La Vierge pleure un crime obscur.

» Œuvre de chair, œuvre de bois,
Pitié pour qui l'avait conçue,
Pitié pour lui, pitié pour moi! »

(*Détresse en Paradis*)

L'héritier gruérien du genevois Naef est *Henri Gremaud*. Animateur des manifestations théâtrales, nombreuses en Gruyère, metteur en scène infatigable et novateur, il essaie de rajeunir les spectacles populaires, d'y introduire l'art et le rythme, l'harmonie, la mesure et la vie. Il est la cheville des « Tréteaux de Chalamala », le rédacteur du joyeux *Almanach du Joyeux Bouffon*, l'auteur de *Tambour battant* qui sont des souvenirs de mob 1939-1945, sur une scène d'un plus grand théâtre. Il appartient à la trinité des « Trois G » que les tréteaux présentent au pays de Fribourg: *Georges Gremaud*, directeur de la troupe du Conservatoire où il professe, *Hubert Gremaud*, de Bossonens, dont les nombreux drames paysans expriment la race née de ce sol et *Henri Gremaud*, le mainteneur. Il faut y ajouter un Fribourgeois que Genève nous prit, *Jo Baeriswyl*, qu'il est inutile de présenter plus longuement puisqu'on le retrouve sur les rythmes de toutes les routes de Romandie et toutes les scènes du pays, au long des jours et d'une partie des nuits.

Vers les Colombettes

Au pays du troubadour-comte Michel, Chalamala mène la ronde des âmes chantantes et des caractères heureux. Cependant qu'aux terres de Veveyse, en Châtel près du Niremeont, sous un ciel léger de nuances méridionales, nous rencontrons l'*Ame damnée*, de

Gabriel Oberson. Enfer et malédiction! Non. L'on peut douter de cette damnation. Mais le titre est bien choisi pour un roman qui doit se vendre. Et qui provoqua des remous indignés qui n'avaient rien à voir avec les lettres, sinon avec la lettre de cachet.

C'est un roman autobiographique d'une cruelle sincérité, voire d'une insolente désinvolture. L'auteur met son âme à nu, se dépeint, s'accuse, s'explique dans une analyse psychologique durement conduite, sans réticence, sans indulgence: problèmes sexuels, spirituels, intellectuels, en constante liaison. C'est un inquiet, un torturé, un insatisfait, un sensuel, quelque peu lunaire et lunatique, un refoulé qui se défoule douloureusement et trop tard. Mais d'une farouche sincérité. Je dirai: admirablement loyal envers lui-même. Et ceci le conduit à être loyal aussi – mais cruel – envers d'autres. Léon Savary a classé l'œuvre. «Aucun psychiatre, aucun lettré curieux des phénomènes de la vie morale et de leurs répercussions sur la vie mentale ne peut rester indifférent en présence de cette étude dure et clairvoyante, qui constitue un document psychologique de première importance.»

Document aussi sur le plan de l'éducation: autorité familiale exagérée, morale étroite et janséniste, conformiste, qui éteint au lieu d'illuminer, étouffe au lieu d'épanouir, et meurtrit en définitive au lieu de consoler et d'aimer vraiment. A ce titre, l'*Ame damnée* restera dans l'histoire de la vie, des mœurs et des mentalités d'un certain milieu, d'une certaine époque.

Réduit de cent pages, libéré des localisations transparentes, signé d'un nom franco-juif – Gabriel Oberson pourrait être *Bergasohn* – édité à Paris, ce roman eût été loué par ceux-là mêmes qui s'indignèrent. *Mutatis mutandis*. Car j'y désirerais une délicatesse plus subtile, une certaine pudeur grand siècle qui savait suggérer et dire plus en peignant moins, une lumière discrète qui n'éblouit pas mais revêt d'humaine clarté les êtres, les âmes, les cœurs. Un sourire qui serait à l'œuvre ce que le parfum est à la fleur. Ici, le parfum est quelque peu... lourd. Mais respirable parce que loyal. Il est juste de terminer cette présentation de l'*Ame damnée* par ce qualificatif.

Vers Attalens la romaine

Les deux Veveyses grondent en Fruence. Le ciel aux grandes nues vagabondes ouvre l'espace savoyard, s'appuie à droite au Mont-Pèlerin. Au pied du mont, Bossonnens, fermes blanches et grands toits rouges, gerbe paysanne dans les prés verts. Une école au bord de la route. C'est le domaine d'*Hubert Gremaud*, régent, grand lecteur, romancier, poète et dramaturge «Bonjour, Monsieur le régent!»

Un sourire d'aurore, deux mains spontanément tendues, offertes, des yeux noirs irisés de bonté, chargés d'âme. C'est Gremaud: générosité, bienveillance, attentive amitié, charité. Un corps solide et massif qui pourrait écraser des monstres, une âme chaude et douce qui s'est donnée à ceux de sa terre, qui peinent autour de lui, qui luttent, qui espèrent, qui se meurtrissent. Régent du village, il a aimé cette terre aux aspects changeants;

il a aimé les déshérités, les faibles, les délaissés; il a aimé l'âme forte de ces gens: les affections familiales, leur ferveur religieuse, l'esprit de sacrifice. Il a dit aussi les rancunes tenaces, les jalousies sournoises, les animosités implacables, les discordes stupides, les soucis âprement matériels. Il a dit ces grandeurs et ces misères des petites gens, sur une terre avare où le pain quotidien est une grande affaire. Ce fut le *Haut-Pré*, puis *Ceux des Rochettes* qui est un beau roman dont les humbles héros vont et viennent chaque jour sous nos yeux. Nous ne les voyons guère. Gremaud, qui les observe depuis trente ans, qui les aime, les comprend, qui voit s'agiter les fils dont il forma les pères à son école, laquelle leur fut, par lui, asile, accueil, enrichissement, Gremaud qui est le Jammes de cette contrée alpestre nous dit: « Regardez, ouvrez les yeux, ouvrez votre cœur. »

Voici un léger croquis villageois:

« Ce matin-là, Odile Geinoz se rendit à la fontaine de la placette pour y laver les pommes de terre. Elle les portait dans un de ces paniers bruns à une anse que le patois gruérien appelle « on yodo ». Elle le tenait plongé dans l'eau du petit bassin et le faisait tourner dans un sens, puis dans l'autre, comme en se jouant. Et parce que la besogne n'absorbait pas son attention, elle releva la tête et contempla l'horizon... »

Le cadre est d'ailleurs intime et changeant sous les jeux de lumière et d'ombre, du vent et des saisons.

« C'était l'été de la Saint-Martin. Bien que les vanils fussent déjà blanchis, un pâle soleil de fin novembre déversait encore sa tiédeur sur le haut vallon. Les arbres achevaient de se dénuder sous les rudes caresses de la bise. Mais elle tomba aussi. Et les nuages couvrirent le ciel. Temps de silence et d'incertitude. Temps fondu dans la grisaille d'un ciel uniforme, à peine plissé d'un calme moutonnement. Attente de la neige dans l'agonie de l'automne. Emouvante douceur de ce novembre sanglotant dans les espaces dépouillés. »

Correspondance et poésie entre la nature et les hommes, les rocs et les habitations.

« Les Rochettes! C'est, sur le versant gauche de l'Intyamon, un hameau niché dans une combe étroite qui porte, en un repli de son torse robuste, la Dent. On ne la voit pas. Elle est cachée par ses contreforts boisés. Mais on la sait présente, qui domine tout. Un caprice qui pourrait lui venir, et le hameau disparaîtrait, comme une araignée sous une meule de foin. Ceux des Rochettes n'en ont pas peur, ils la connaissent. Elle est, au-dessus d'eux, comme une grosse bête familière, endormie, impassible, dont ils grattent les flancs sans l'irriter... Le hameau se blottit là comme un nid d'alouettes au creux de sa motte... »

Mais la vie est dure. Les jeunes quittent ces rocs, ces bois, ces prés arides. Ailleurs les atteint de ses mirages. Le chef-lieu, les chantiers, l'usine.

« André tenta d'imaginer la réalité d'un départ... Et il poussa un long soupir. Car il sentait qu'il aimait ce hameau, ses prés, ses bois, ses maisons, au-delà de toute expression. A le faire crier de douleur, s'il lui fallait les quitter. Et dire que tout à l'heure il y pensait sérieusement! Maintenant, il regardait toutes choses avec une tendresse nouvelle. Et les moindres d'entre elles avaient l'air de lui parler et de le retenir. Il écouta longuement la confiance implorante de ces êtres discrets, trop longtemps méconnus. Il contempla les vieux toits baignés de lune. Et d'un pas sûr, il s'achemina vers sa demeure, y reprendre son poste de garde et de lutte. »

Gremaud a évoqué dans ses romans et dans son théâtre l'existence d'une attachante contrée, avec des couleurs authentiques, sans exagération, sans mièvrerie. Car il y a le dramaturge: *L'Etreinte du Passé* en est à sa cent trentième représentation et fut donnée à plusieurs reprises en France et en Belgique. *Le Rapace*, quatrième prix des Eglises vaudoises, joué plus de cent cinquante fois; *Le Jour viendra*, *Les Routes barrées*, *Le Sang du Juste*, édité par le Mois Théâtral; *Föhn*, *L'Echarpe mauve*, *Le Déserteur du Burgerwald*...

Un mot résume l'œuvre et classe l'homme: aucune recherche de gloire littéraire, mais un labeur modeste au service de ceux que la « grande vie » ne connaît point. Générosité, sympathie, amitié.

Au val de Glâne

Et voici Romont. La petite ville escalade lentement la ronde colline qui lui sert d'appui et lui donna son nom. Au flanc de la colline, dans un boqueteau de noisetiers, un tranquille chalet, une thébaïde. C'est le refuge de *Louis Page*, professeur et juge de paix, romancier et historien.

Et voici Louis Page. Trapu, souriant, œil malicieux, amical et discret, cœur ouvert, esprit curieux. Curieux de tout son pays, le passé et le présent, curieux des horizons des demeures, des jardins et des champs, des hommes de ces champs et du cœur de ces paysans.

Il est né du sillon, il se penche vers lui; il dit le charme du blé, les soucis du laboureur, les inquiétudes du vieux meunier au moulin dont la roue ne tourne plus. Il sait, étant juge de paix, les intrigues villageoises, les rêveries bucoliques, les ambitions locales; il sait, étant fils de cette terre, la foi profonde qui soutient les âmes, la soumission au destin qui est la Providence, la douceur des angélus, la force de la confiance, le sens d'une église au milieu des labours, au cœur de la vie. L'âme de ce pays agricole où vêpres et complies endorment la semaine, où le glas des trépassés ouvre la marche des moissonneurs vers les sillons éternels.

Cela nous a valu le *Val Endévé* (roman), le *Cavalier Echech et Mat* (roman), *Images de mon Pays rural* (nouvelles), *A l'Ombre du Donjon* (contes et légendes), *Romont et son Pays de Glâne*, etc. Tout cela dans une langue simple, directe, agreste, qui sent le thym et la

haie d'aubépine, les chrysanthèmes au jardin et les brumes lentes de l'automne, les marguerites de mai et le myosotis des enfants-poètes, qui a la saveur de la noix et la finesse plus rare de la noisette, les rondeurs d'un orchestre villageois et l'imprévu des danses de bénichon devant l'auberge bruyante et fleurie du village en fête.

Une ferme au pays de Glâne

« Voici, solitaire au flanc de la colline, une opulente ferme tripartite qui offre généreusement au regard du passant des biens que nul ne saurait lui ravir : ses prairies et ses champs, d'un seul tenant autour de la maison, comme un franc mouchoir à carreaux multicolores ; la fontaine sous l'appentis, où l'eau chante nuit et jour ? La chaîne d'oignons sous l'auvent, et sous les fenêtres le tas de bois surmonté de courges géantes, symboles de fécondité ; le sourire de ses géraniums alignés sur l'étagère et de ses hortensias groupés en massif à l'angle de la demeure des gens ; le palmarès de ses marchés-concours épinglé sur la façade de l'étable, et son troupeau montant à l'alpage peint sur le portail de la grange ; un peuple de volailles dans la cour, de beaux et de bons fruits au verger, un tas de fumier monumental à l'ombre des marronniers ; une ribambelle d'enfants dont on n'a pas trop à se plaindre. »

Au total, Louis Page est un paysan qui aime sa terre, un peintre qui la regarde, un poète qui la chante, un chroniqueur qui dit son histoire.

« Contemplez le paysage qui monte des collines vers les Alpes de Gruyère ou de Savoie ; cueillez les fleurs des champs, les simples des prairies ; écoutez, le soir, la musique des pierres à aiguiser sur les lames d'acier, le rythme des marteaux sur l'enclume, les cahots des chars sur les chemins paysans, l'appel du coucou dans les bois et la ritournelle de l'alouette dans sa spirale céleste ; goûtez la fraîcheur matinale, l'ombre forestière à l'heure de midi, l'eau pure de nos fontaines et les fruits de nos vergers, humez le parfum mielleux des pommiers en fleurs, l'odeur des foin dans les granges, les senteurs des sapins ; surprenez la vie mystérieuse des ruisseaux sous les haies ; faites la sieste à l'orée des bois ; cueillez les baies dans les clairières et les champignons sur la mousse ; pêchez la truite à la ligne, et vous sentirez cette âme de poète qui vous conduira irrésistiblement vers Romont, la fleur de mon pays de Glâne. »

L'aurore du paysan

« L'aube du 1^{er} mai blanchissait à peine quand le père Menoud se leva. Il enfila rapidement son pantalon de grisette, ses socques et son gilet à manches, traça sur lui un signe de croix et sortit... La Crête est située sur une hauteur et domine le village d'un côté, les prairies et les champs de l'autre. A l'extrémité du chemin qui finit là, se dresse

une croix de chêne sur un socle de pierre. Deux peupliers la gardent, protégeant aussi la maison... C'est à la croix que le maître de la Crête dit son premier bonjour, et les quelques pas qu'il fait pour aller saluer le Christ sur son gibet lui permettent de jeter un coup d'œil au village, à l'église...

» Bruyante aux premières heures du jour, la Crête se tait à l'heure du déjeuner. Les repas sont servis dans une grande pièce attenante à la cuisine, qui sert à la fois de dépense, de chambre de ménage et de salle à manger. C'est ici que les femmes s'installent pour coudre, et que toute la famille se retrouve, le soir, pour la veillée...

» – Nous irons tout d'abord à l'herbe, dit le père, puis à la fin préparer le champ de pommes de terre. Nous ferons sans toi, Jeanne. Tu auras assez à faire à la porte. C'est en effet le 1^{er} mai, et les enfants, de porte en porte, s'en vont chanter le renouveau. »
(*Le Cavalier, échec et mat*)

Au val de Broye

Les forêts romontoises, d'où Romont apparaît comme une petite Byzance, s'inclinent vers la Broye; la Broye glisse doucement vers Morat. Voici Surpierre, au roc altier. C'est la patrie de *Paul Thierrin*, actuellement directeur des Editions du Panorama, serviteur amoureux des lettres par le besoin qu'il porte à les présenter agréablement. C'est aussi un poète qui, jeune encore, publia *Femmes, Rêveries, Ennuis...* puis *Chemins*.

Henri Mugnier l'a défini en quelques mots: « En ce siècle d'argent et de réalisme à outrance, cela est bien sympathique de rencontrer encore un homme qui songe à l'amour et à la gloire, qui... va vers l'avenir, les cheveux aux vents et le cœur léger, loin des soucis et de la politique, heureux de vivre sous le soleil et les étoiles, de contempler les paysages et les belles filles, en un mot, heureux d'être malheureux et tout autant malheureux d'être heureux. » Quelque peu morbide et nostalgique, il s'en va sur les chemins de son rêve, chante sa peine, berce par son chant sa frémissante nature en de souples et délicats octosyllabes, coupes de la mélancolie où fermente l'espérance. Les saisons, les crépuscules, les nuits l'entourent de leurs sortilèges, cependant que les « chemins de la vie nous conduisent à des paysages intérieurs où la femme apparaît, qui sans être déesse nous apporte de la part des dieux son message de tendresse et de mystère. »

» Et votre amour
C'était l'amphore
Où chaque jour
Buvait l'aurore. »

Cette aurore se reflète au lac de Morat. C'est-à-dire, avec la Singine, sur la partie allemande du canton et ce sont les lettres fribourgeoises d'expression germanique qui nous accueillent. Car Fribourg est bilingue. La Singine inspira des conteurs et des poètes qui chantèrent et dirent son âme, fidèles à l'intimité recueillie de son histoire, à son génie

propre, dans le cadre de ce parc tranquille aux grandes haies vives, aux longs moutonnements coupés de lourds bosquets, aux faciles pâturages qui s'élèvent placidement vers les Préalpes noires: je n'insisterai pas, car une étude sur ces lettres fribourgeoises paraîtra prochainement. Je signalerai cependant à Morat, *Ernest Fluckiger* qui s'est distingué par des études historiques sur le bailliage moratois et, à de nombreuses reprises, par des festivals très vivants, fort goûtés en leur temps. Voici, sur l'autre rive de la Sarine, le Père *Odilo Zurkinden*, *Alphonse Aeby* et *Hans Grossrieder*, tous trois de Guin (Düdingen). Le Père Zurkinden est l'auteur de récits d'un profond sens religieux inspirés par l'âme généreuse de cette terre où le temporel se lie naturellement au spirituel. Alphonse Aeby consacra sa vie à traduire son pays, à l'expliquer aux siens, à dire ses richesses. Ses romans, ses nouvelles, ses pièces de théâtre, dont plusieurs en dialecte, révèlent l'esprit, les gens, les coutumes, les fortes traditions de ces lieux. Il est authentiquement le « poète populaire », le « poète de la Singine ». Il y fallait un grand amour. C'est le mot qui résume la vie entière de ce noble cœur. Il a exercé une durable influence auprès des jeunes instituteurs qui furent ses élèves à l'École normale.

Avec Hans Grossrieder, l'un des meilleurs écrivains de langue allemande, nous sortons de l'inspiration locale. Ses tendances, ses points de vue, sa vaste culture humaniste, son style nous amènent à la culture universelle. Il y a ses nouvelles, ses textes analysant l'esprit, le visage du pays de Fribourg, l'art de notre ville. Il y a surtout ses essais critiques sur la littérature allemande, française et suisse, aussi solides par la subtilité critique que par la clarté élégante de la forme. Il y a encore ses nombreuses traductions d'auteurs français, anglais, allemands: *Milosz*, *Malègue*, *Cesbron*. Un passionné des lettres et de la culture.

Enfin Herman Kolly de Chevrières (Giffers) est un historien local avisé, habile à retrouver les plus humbles vestiges du passé, un fin connaisseur des contes et légendes de la Suisse qui sont l'âme secrète des temps évanouis et dont il a donné un excellent recueil. Par ailleurs, il est un « mainteneur » du plus authentique dialecte singinois qui donna à ses histoires et nouvelles une saveur patinée de *Nibelungenlied*.

Et nous dévalons brusquement, suivant le Gottéron qui coule vers la ville ses caprices et ses murmures. La cathédrale surgit à nos yeux quand le dernier méandre débouche sur la cité. Ainsi la boucle est bouclée. Point de départ, point d'arrivée. Présence.

Il est temps que je prenne congé des écrivains d'aujourd'hui dont j'ai souligné les traits marquants. J'ai moi-même essayé, modestement, de joindre ma voix à la symphonie qui s'élève de la vie aux rives de Sarine, au val de Glâne, au val de Broye, au pays des Préalpes. Mais je ne veux point me placer devant un miroir cependant que sous mes yeux, les sculptures du porche déroulent le « Jugement Dernier ».

Alors qu'importe celui des hommes, celui d'un homme?

Le Clos-la-Chapelle
Août 1962

Auguste OVERNEY